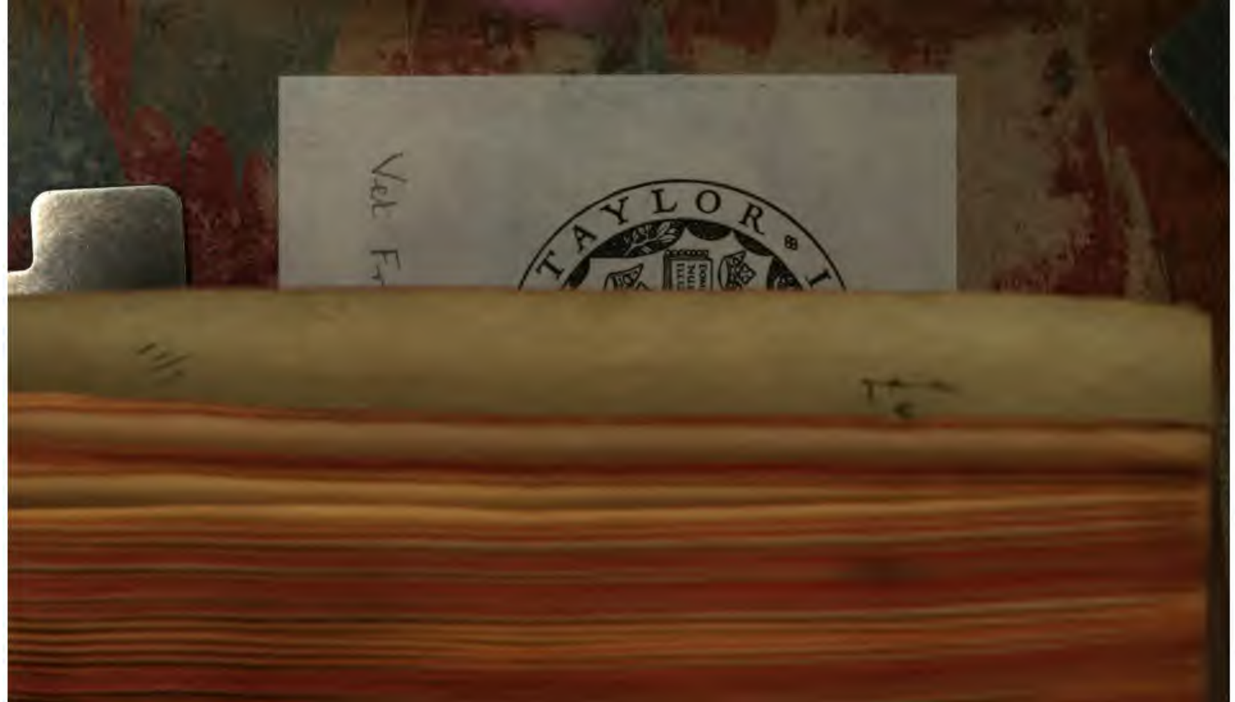



TAYLOR
Vet Fr


STOIRE


TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
et Fr. II B. 1279



£48.50

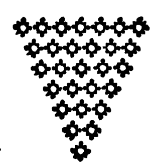
11/3

HISTOIRE
DE
MARGUERITE D'ANJOU,
REINE D'ANGLETERRE,

Par M. l'Abbé PRÉVOST,

Aumônier de Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Prince de Conty.

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS DESBORDES, vis-à-vis la Bourse.

M. D. CC. XL.

PREFACE.

CHAQUE genre de composition a ses caractéres, & sa facilité autant que la beauté de l'exécution dépend presque toujours des premiéres idées qu'on a conçûes de son sujet. Ce n'est point parce qu'Horace, Quintilien, Pline, ont établi cette maxime, qu'elle est devenue une Régle nécessaire de l'Art d'écrire. Ils l'ont puisée dans la Nature; & si l'on peut supposer qu'elle ait été ignorée jusqu'à leur tems, ceux qui s'étoient déja distingués par quelque Ouvrage de réputation ne l'a-


TAYLOR · INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA



l'Hiſtoire générale, n'y doivent entrer qu'autant qu'ils ſe trouvent mêlés avec ceux qu'on entreprend de raconter. Qu'un autre fait ſe ſoit paſſé dans le même tems, quelqu'intéreſſant, quelqu'agréable qu'il puiſſe être, ce n'eſt point une raiſon pour en orner ſon récit, s'il ne s'y trouve lié naturellement par des circonſtances communes. J'inſiſte d'autant plus ſur cette loi, que dans l'Ouvrage que je donne au Public, j'avoue que la tentation de la violer ayant été le principal écueil dont j'aye eu ſans ceſſe à me défendre, il n'y a que la force du bon ſens, ſource naturelle de toutes les Régles, qui ait été capable de me retenir dans mes bornes. Quelle fécondité ne trouvois-je pas continuellement dans les révo-

lutions du quinziéme ſiécle, & de combien d'ornemens étrangers ne pouvois-je pas embellir ma narration ? Je les ai ſacrifiés à la juſteſſe. A la vérité mon ſujet étoit toujours aſſez riche pour m'empêcher de regretter ce que je laiſſois derriére moi ; mais un Hiſtorien, malgré toutes ſes proteſtations, cherche à plaire autant qu'à inſtruire, ou ſouhaite du moins de pouvoir réunir l'agrément & l'inſtruction. Un Lecteur même pardonne aiſément des irrégularités qui l'amuſent. En un mot il n'en coûte pas peu pour éviter des fautes agréables, quand elles peuvent être ſi facilement excuſées. Une autre conſéquence à tirer de ma remarque, c'eſt que dans les occaſions mêmes où il paroît indiſpenſable de faire entrer quel-

que évenément étranger, là loi du bon ſens eſt de n'en prendre que ce qui a un rapport néceſſaire au ſujet : réponſe que je prépare d'avance à ceux qui m'accuſeront d'avoir touché trop legérement pluſieurs parties importantes des affaires de France.

J'obſerve en ſecond lieu que dans une Hiſtoire particuliére tous les faits mêmes qui lui conviennent ne demandent point d'être traités avec la même étendue. En ſuppoſant une abondance égale dans les Mémoires ſur leſquels on travaille, j'ai penſé qu'il y a une proportion à chercher entre les parties d'une Hiſtoire particuliére, comme dans tout ce qui eſt ſuſceptible de quelque régularité, & qu'elle doit être priſe du caractére

dominant & des principales actions du Héros. Ainſi, quoiqu'il n'y ait point de verités qui méritent d'être negligées, il y en a néanmoins qui doivent être reſſerrées. Un exemple rendra cette réflexion plus ſenſible. L'Hiſtorien d'un Héros guerrier pourroit trouver dans ſes Mémoires un détail auſſi exact & auſſi long des ſoins qu'il auroit employés à bâtir une Maiſon, ou à préparer une Fête, que de ceux qu'il auroit apportés à prendre une Ville ou à gagner une Bataille. S'étendra-t-il également ſur l'un & ſur l'autre ſujet, par cette raiſon que les circonſtances en ont la même certitude? Je ſuis trompé ſi ce ne ſeroit pas le même défaut que le Poëte ſatirique tourne en ridicule dans la deſcription d'un Palais, où

les *Feſtons* & les *Aſtragales* occupoient autant d'eſpace que les principales beautés auſquelles l'Auteur devoit preſqu'uniquement s'attacher. Cette remarque, que je crois juſte, eſt encore une défenſe que je me prépare contre ceux qui pourroient m'accuſer d'avoir paſſé trop rapidement ſur l'enfance de Marguerite d'Anjou & ſur ſes occupations domeſtiques.

Enfin un autre ſoin qui me paroît propre à l'Hiſtoire particuliére, eſt de ſatisfaire autant qu'il eſt poſſible, la curioſité du Lecteur ſur le ſort des principales perſonnes qu'on introduit ſur la ſcéne, & de ne pas ſe croire quitte avec lui, lorſqu'on l'a conduit juſqu'à la mort du Héros. Il eſt difficile, ſur-tout dans la vie des Rois, que ceux qui

les ſervent & qui contribuent à leur grandeur ou à leur abaiſſement, n'intéreſſent pas quelquefois trop pour ne pas cauſer quelque regret au Lecteur, qui ſe voit à la fin d'un Ouvrage ſans aucune eſpérance d'apprendre ce qu'ils deviennent. Cela eſt encore plus vrai, lorſqu'ils ont fait ou aſſez de bien ou aſſez de mal au Héros, ſur lequel on doit ſuppoſer que roule le plus vif intérêt, pour faire déſirer de les voir punis ou récompenſés. Cette raiſon m'a fait joindre à l'Hiſtoire de Marguerite diverſes cataſtrophes, qui ne feront pas la moins intéreſſante partie de cet Ouvrage.

II. Quoique l'ordre des faits dans une Hiſtoire particuliére ſoit déterminé par le cours de la vie du Héros, & qu'à parler

proprement il n'y ait point d'autre méthode à suivre que celle des Annales, je crois avoir éprouvé que sans faire la moindre violence à la vérité, & par le seul art de disposer assez heureusement les circonstances pour leur faire emprunter plus de force & d'éclat les unes des autres, on peut augmenter extrêmement l'intérêt. Mon jugement n'est point une régle pour mes Lecteurs; mais si cet Ouvrage obtient quelque succès, je suis sûr qu'il le devra au soin que j'ai eu d'accorder tous les droits de la vérité avec cette douce illusion qui naît ou de la surprise, ou de l'incertitude, ou de l'impatience, & qui fera mettre peu de différence pour l'agrément, entre cette Histoire & les Ouvrages d'imagination les plus amusans.

III. A l'égard du stile, s'il y avoit de la bienséance à se citer soi-même, je serois tenté de renvoyer mes Lecteurs à quelques réflexions que j'ai déja publiées dans la Préface d'un autre (*a*) Ouvrage Historique. J'y ai fait remarquer avec plus d'étendue que je ne pense à le faire ici, que s'il est vrai qu'il y ait un stile propre à l'Histoire, cette maxime demande quantité de distinctions. Toutes les parties de l'Histoire n'ont point entr'elles une ressemblance assez constante pour s'accommoder d'un stile uniforme. Le récit d'une Bataille, & celui d'une Négociation, demandent autant de différence qu'il y en a dans la nature des deux objets. Il n'est pas besoin de plus d'un exemple pour rendre cette observation

(*a*) Préface de l'Hist. de M. de Thou.

ſenſible. Ainſi l'art du ſtile Hiſtorique conſiſte proprement à ſavoir conformer l'expreſſion à chaque ſujet qu'on repréſente, & demande par conſéquent une variété continuelle.

Ce qui eſt propre à l'Hiſtoire particuliére, c'eſt qu'elle admet des détails, qui paroîtroient quelquefois puériles dans l'Hiſtoire générale, & qu'à la nobleſſe de celle-ci elle peut joindre l'agrément des Mémoires les plus circonſtanciés. Rien n'y eſt petit ni mépriſable, lorſqu'il peut ſervir à la connoiſſance du caractére principal. Ce ſeroit abuſer néanmoins de cette régle, que de ſe croire autoriſé à s'étendre beaucoup ſur les ſentimens & ſur la peinture des paſſions. Cette ſorte d'ornemens, dont l'unique but eſt d'émou-

voir, eſt propre aux Romans ; & c'eſt ainſi que chaque genre a ſes régles & ſes bornes.

Mais je ne veux point faire un Traité de cette Préface. Il falloit faire connoître ſur quel plan j'ai travaillé, & mettre le Lecteur en état de me juger par mes propres principes. Si j'ai quelques autres obſervations à joindre ici, elles ſont purement hiſtoriques.

En faiſant attention que l'Hiſtoire n'eſt formée que des témoignages d'une infinité de perſonnes qui ont eu part aux événemens, ou qui ont eu occaſion de les connoître, on ne ſera pas ſurpris que la différence des inclinations & des intérêts rende quelquefois les relations d'un même fait fort oppoſées ; mais cette réflexion doit faire juger

quel eſt l'embarras d'un Ecrivain qui entreprend après l'eſpace de pluſieurs ſiécles de démêler la vérité au travers de toutes ces ténébres. Quelque diſcernement & quelque ſoin qu'on y puiſſe apporter, il reſte toujours mille ſujets de doute, qui ne laiſſent point d'autre régle pour ſe déterminer, que le plus ou le moins de vraiſemblance ; & la vraiſemblance même n'étant pas toujours aſſez claire pour faire une égale impreſſion ſur toutes ſortes d'eſprits, on ſe partage encore en écrivant d'après les premiers témoins, comme ils ſe ſont partagés eux-mêmes à l'égard de mille circonſtances ſur leſquelles ils n'ont pû s'accorder. L'incertitude qui doit naître de cette confuſion n'eſt pas fort à l'avantage de l'Hiſtoi-

re ; mais en qualité d'hommes, il faut nous consoler de tout ce qui est l'effet nécessaire du désordre de nos passions ou de la foiblesse de nos lumiéres.

Ce n'est donc pas pour ma justification que je fais cette remarque, puisque rien n'oblige à s'excuser d'un mal inévitable, & que pour ceux qui connoissent sur-tout la partialité des Historiens Anglois, il ne paroîtra jamais bien étonnant qu'ils se trouvent souvent en contradiction. Mais je proteste que dans tous les endroits où l'on appercevra que je me suis écarté de quelque Ecrivain moderne, ce n'est qu'après avoir examiné le poids & la convenance des anciens témoignages ; de sorte que sans condamner ceux qui ont pris parti pour une autre opinion

que la mienne, je me flatte hardiment de pouvoir soutenir celle que j'ai suivie, par de bonnes preuves. J'ai balancé, à cette occasion, si je ne devois pas joindre des Notes à mon Ouvrage; mais c'étoit m'exposer à le grossir du double par des discussions aussi longues que le texte. Rapin qui n'a pû se dispenser dans le Regne de Henri VI. de faire entrer à chaque page l'éloge & les grandes actions de la Reine Marguerite, se plaint souvent de la difficulté qu'il trouve à concilier les Historiens. N'est-il pas étrange qu'après cette plainte il se borne continuellement à citer *Habington*? Comment concevoir qu'il ait pû se trouver dans l'embarras des conciliations dont il se plaint, lorsqu'il se rend l'esclave d'un seul

Auteur, ſans expliquer par quelle raiſon il lui donne cette préférence ? Je ne l'accuſe point d'avoir négligé quantité de circonſtances importantes pour la gloire de Marguerite, parce que ce n'étoit pas l'Hiſtoire particuliére de ſa vie qu'il avoit entrepris d'écrire ; mais avec un peu plus de lecture il n'auroit pas fait demeurer cette Princeſſe en France, lorſqu'elle étoit paſſée en Angleterre avec le Comte de Warwick ; il n'auroit pas fixé la premiére liaiſon d'Edouard & d'Eliſabeth *Gray*, fille du Chevalier Woodwille, & leur premiére entrevûe, au château de Grafton; il n'auroit pas remis le mariage du Duc & de la Ducheſſe de Clarence preſqu'un an après ſa célébration ; il n'auroit pas rapporté le complot du Duc de

Buckingham

Buckingham & de l'Evêque d'Ely, au tems de la priſon de ce Prélat dans le château de Breknock ; enfin il n'auroit pas fait changer de tems ou de lieu à pluſieurs autres incidens, dont on trouve le récit dans divers Hiſtoriens qu'il ne paroît point avoir conſultés. Mais j'ai remarqué une ſeconde cauſe de ſes erreurs. Ayant fort bien obſervé, avec le ſecours des *Actes publics* qu'il avoit toujours devant les yeux, que les Hiſtoriens Anglois ſe ſont quelquefois trompés ſur la poſition d'un fait, en le plaçant ou trop tôt ou trop tard d'une année, il en a conclu fauſſement que tous les faits qu'ils ont rangés ſous le même tems n'étoient pas moins tranſpoſés, & voulant les réduire à un autre ordre, il s'eſt jetté pré-

cisément dans l'erreur qu'il a voulu corriger. Je me suis attaché dans ces occasions à trouver le fil des événemens, par diverses circonstances, qui ne pouvoient appartenir à d'autres tems que ceux ausquels j'ai crû devoir les rapporter.

J'ai senti que pour répandre dans mon Ouvrage toute la clarté qu'on y pouvoit désirer, il y auroit fallu joindre des explications sur la naissance & les droits de la plûpart des Seigneurs qui tenoient alors les premiers rangs à la Cour d'Angleterre. Mais c'étoit me mettre dans la nécessité de faire presqu'autant de Généalogies que j'ai nommé de personnes illustres. Les deux Maisons de Lancastre & d'Yorck avoient produit plusieurs autres Bran-

ches, dont les aînés prenoient toujours différens noms. Les trois Ducs de Sommerſet qu'on verra paroître ſucceſſivement, & dont le nom étoit *Beaufort*, deſcendoient de la Maiſon Royale par Jean de Gand Duc de Lancaſtre. Le Duc d'Exceſter tiroit ſon origine de la même ſource. Le Duc de Buckingham deſcendoit d'Edouard III. par Thomas de Woodſtock Comte de Gloceſter. Les Nevills, les Courteneys, les Hollands, les Eſſex, les Percis, les Fits-Allens appartenoient à la Maiſon de leurs Rois par les Femmes. Enfin ſi l'on y joint dix ou douze Princes ou Princeſſes, en Portugal, en Caſtille & en Allemagne, il n'y avoit point de Maiſon Roiale auſſi nombreuſe que celle des Plan-

tagenets, tous descendus de Henri II. Chef de tant de Branches. Dans quel détail toutes ces explications m'auroient-elle jetté ? Aurois-je pû me dispenser après cela d'entrer dans les mêmes éclaircissemens sur la Maison Royale d'Ecosse ? Et dans quel engagement ne me serois-je pas mis particuliérement pour celle d'Anjou ?

Je rapporte des faits. C'est le dessein d'un Ouvrage Historique. Tous les secours nécessaires pour les entendre, se trouvent dispersés dans une infinité d'autres Ouvrages. C'est aux Lecteurs à ne pas entreprendre de lire une Histoire sans cette préparation. Bientôt, dans la crainte d'être obscur, il faudroit y joindre aussi des éclaircissemens Géographiques.

La ſeule remarque que je ferai ici à l'honneur des trois Sommerſets, qui jouent un ſi grand rolle dans cette Hiſtoire, c'eſt que le droit de Henri Comte de Richemont à la Couronne, lui venoit d'une Princeſſe de leur Branche. Ainſi, c'eſt leur ſang, à proprement parler, qui recueillit le fruit de tant de peines glorieuſes qu'ils s'étoient données pour ſoutenir la Maiſon de Lancaſtre ſur le Trône. Henri n'étoit par ſon Pere qu'un Gentilhomme de la Province de Galles; mais Marguerite ſa Mere étoit fille de Jean de Beaufort, Duc de Sommerſet, petit-fils de Jean de Gand Duc de Lancaſtre. Le Pere de Marguerite étant mort ſans Enfans mâles, Edmond ſon frere cadet avoit hérité de ſon titre; mais Edmond & toute

ſa Poſtérité ayant été conſumés, comme on va le voir, par le feu des Guerres Civiles, il ne reſta enfin de toute la Maiſon de Lancaſtre, que Marguerite, Comteſſe de Richemont, & le Comte ſon fils.

Nos Hiſtoriens ſe ſont ſi peu attachés aux affaires particuliéres de la Maiſon d'Anjou, qu'à la réſerve de quelques traits qui ſe trouvent répandus dans Monſtrelet & dans Commines, j'ai tiré peu de lumiéres ſur mon ſujet, des Ouvrages compoſés dans notre Langue. Morery & Limiers, ont fixé après MM. de Sainte Marthe, la naiſſance de Marguerite d'Anjou au 23. Mars 1429. Cette datte étoit échapée aux Hiſtoriens Anglois; mais c'eſt d'ailleurs à eux preſqu'uniquement que j'ai l'obligation de tous les faits que j'ai recueil-

lis dans cet Ouvrage. Je n'ai pas même balancé à leur donner la préférence sur les nôtres, dans toutes les occasions où les trouvant peu d'accord avec eux, j'ai crû reconnoître qu'ils devoient être moins soupçonnés d'erreur. Ainsi quoique tous les François fassent célébrer le mariage de Marguerite à Tours, j'ai suivi sans difficulté les Anglois, qui nomment Nancy, où le Roi de Sicile son pere faisoit alors sa résidence. Est-il vraisemblable qu'ils ayent pû se tromper sur le lieu d'un événement dont l'importance ne regardoit que leur Nation? N'y avoient-ils pas leurs Ambassadeurs; & le détail qu'ils font de cette Fête peut-il laisser le moindre doute? J'ai supposé de même, sur le témoignage de plusieurs Historiens Anglois, que la Duchesse d'Yorck étoit

morte de ſes infirmités long-tems avant ſon Mari, quoique *Biondi* & Rapin la faſſent vivre juſqu'au regne d'Edouard IV. leur fils. Je ne cite que ces deux exemples, d'un grand nombre, où je me ſuis déterminé par les mêmes raiſons.

A l'égard de René, Pere de Marguerite, & des infortunes qu'il eſſuïa pendant une fort longue vie, quelqu'agrément que cette Epiſode eût pû répandre dans ma narration, je n'ai pas jugé que ce fût une raiſon ſuffiſante pour m'engager dans un récit qui auroit peu de rapport avec l'Hiſtoire de ſa fille. M. l'Abbé *le Gouvelle*, de l'Académie d'Angers, a compoſé la vie de ce Prince.

Voyez les fautes d'impreſſion à la fin de l'Ouvrage.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE
MARGUERITE D'ANJOU.

LIVRE PREMIER.

LA discorde avoit introduit la haine & la division dans la Maison Royale de France. Charles VI. qui occupoit le Trône, avoit deshérité, contre les loix fondamentales de l'Etat, le Dauphin Charles, son fils aîné, & s'étoit laissé persuader par les intrigues d'Isabelle de Baviere sa femme, & de Philippe le Hardi, Duc de Bourgogne, d'appeller à la possession d'une partie du Royaume Henri V. Roi d'Angleterre, en lui donnant en mariage Catherine

de France ſa fille. Ce Prince avoit déja reçu le ſerment de fidélité de pluſieurs Villes, & la plus grande partie des François ne balançoit plus à le reconnoître pour le ſucceſſeur de leur Roi. Mais la mort, qui le ſurprit à Vincennes, lui fit perdre avec la vie l'eſpérance de ſe voir Maître un jour de la plus belle partie de l'Europe. Il laiſſa pour ſucceſſeur à ſa Couronne & à ſes prétentions, Henri VI. ſon fils, enfant qui étoit à peine ſorti du berceau, & qui ſe trouva ainſi chargé de deux Sceptres ſans en connoître le prix. La France & l'Angleterre le reconnurent pour leur Roi. Le Duc de Bedfort fut nommé Régent dans l'un de ces deux Royaumes, & le Duc de Glocester dans l'autre. Etant tous deux oncles du Roi, ils ſe trouverent comme appellés par leur naiſſance à prendre l'adminiſtration des affaires & le gouvernement du Peuple en ſon nom. La fortune ſembla rire à ce Prince dans ſon enfance, pour l'affliger enſuite avec plus de rigueur dans la fleur de ſon âge. Il vint à Paris vers l'âge de huit

ans. Il y fut couronné avec l'acclamation des François dans l'Eglise Cathédrale de Notre-Dame: Mais ce qu'il devoit à l'emportement d'une passion violente, lui fut enlevé par la Justice & par la valeur. En moins de quinze ans, il se vit dépouillé de tout ce qu'il avoit possédé en France: tant il y a peu de fond à faire sur la durée d'une injuste acquisition.

Environ quatorze ans après cette grande révolution, lorsque de part & d'autre on commençoit à revenir de la chaleur de tant d'événemens, Henri fit passer en France Guillaume *de la Poole*, Comte de Suffolck, le Docteur Adam *Molins*, Garde du Sceau privé, & le Chevalier Robert *Rose*, pour inviter Charles VII. son oncle à la paix. Les Ambassadeurs des deux Princes s'assemblerent à Tours, où ils commencerent cette importante négociation, qui se termina par une tréve de dix-huit mois, signée le 20 Mai 1444, & prolongée ensuite avec une solide espérance pour les deux Royaumes, de la voir aboutir à une heu-

reuſe paix. Il s'en fallut peu néanmoins que ces fondemens ne fuſſent renverſés par un événement particulier, qui tiroit ſa ſource de plus loin que la plûpart de nos Hiſtoriens ne l'ont raconté.

Un Gentilhomme d'Anjou, nommé Guy de *Champchevrier*, qui ſe trouvoit priſonnier en Angleterre depuis la *journée des Harangs*, où il s'étoit rendu à la diſcrétion du célébre Chevalier *Faſtolphe*, ſe procura les moyens de repaſſer la Mer ſans avoir payé le prix de ſa liberté. Son Maître, (car les Anglois prenoient ce titre à l'égard de leurs Priſonniers de Guerre,) fit retentir hautement ſes plaintes, & ſe trouvant appuyé par le Duc de Gloceſter, qui continuoit de gouverner ſous l'autorité du Roi, il obtint de ce Prince un ordre à ſes Ambaſſadeurs de ſolliciter puiſſamment cette affaire à la Cour de France. Elle fut traitée long-tems avec un air d'importance, qui en fit craindre de fâcheuſes ſuites pour la tranquillité des deux Etats. Le Comte de *Dunois*, Bertrand *de Beauveau*, le

ſire *de Percigny*, & Guillaume *Couſinot*, furent nommés du côté de la France pour examiner le droit de Faſtolphe, avec le Lord *Dudley*, Guillaume *Knigt* & quelques autres Anglois, qui furent chargés de la même commiſſion par le Roi d'Angleterre. Sans pouvoir pénétrer ce qui retardoit la concluſion d'un différend ſi léger en apparence, on auguroit mal du délai de Charles VII. & des inſtances redoublées de Henri. L'intérêt ou la vengeance ne laiſſant point de repos à Faſtolphe, il employa le Duc de Glocefter, pour engager le Roi ſon Maître à ſolliciter Charles plus ardemment que jamais, par une lettre de ſa main, dont l'original ſe conſerve encore. Elle eſt vive & preſſante. Toutes les demandes qu'Henri avoit déja faites par ſes Ambaſſadeurs y étoient renouvellées ſans ménagement. Il exigeoit de Charles, ce qu'il prenoit le Ciel à témoin qu'il n'auroit pas balancé à lui accorder dans le même cas; que Champchevrier fut arrêté en Fran-

ce, où l'on ne pouvoit douter qu'il ne ſe fût retiré ; qu'il fut remis entre les mains des Baillys du Cotentin ou de ceux d'Alençon, & de Cherbourg ; & que lorſqu'il auroit été ramené en Angleterre, Charles conſentît qu'il y reçût le châtiment qu'il avoit mérité.

Tandis que le Public attendoit le dénouement de cette intrigue, Charles ſurpris lui même de la lenteur des Commiſſaires Anglois & des ſiens, avoit donné ordre que Champchevrier fût arrêté, dans quelque lieu de ſes Etats qu'il eût choiſi ſon azyle. Loin de refuſer aux Anglois la juſtice qu'il croyoit leur devoir, il s'impatientoit également & de voir reculer de jour en jour le Jugement des Commiſſaires, & de ne pas apprendre qu'on eût découvert la retraite de Champchevrier. Enfin, lorſqu'il commençoit à craindre ſérieuſement que des difficultés ſi légéres,& ſur leſquelles il ſe rendoit témoignage de n'avoir rien à ſe reprocher, ne rallumaſſent le feu de la Guerre, qui n'étoit encore

que ſuſpendu par les négociations de Tours, il reçut avis que Champchevrier étoit dans les chaînes. On l'avoit arrêté en Champagne, à ſon retour de Nancy, où l'on avoit découvert, à force de recherches & d'informations, qu'il s'étoit rendu directement après s'être ſauvé d'Angleterre.

Charles donna ordre qu'il fût amené ſecrétement à Paris, autant pour ſatisfaire ſa propre impatience, en voyant l'auteur de tant de mouvemens & d'allarmes, que dans le deſſein de donner une prompte ſatisfaction à ſon neveu. Il ſe le fit préſenter dans ſon Château de Vincennes, où il ſe rendit exprès pour dérober cette entrevûe au Public. Champchevrier apprit ſans aucune marque de crainte & d'étonnement qu'il alloit paroître devant le Roi. Il reçut, de même, avec autant de fermeté que de reſpect les premiers reproches que lui fit ce Prince de s'être deshonoré par une action indigne d'un Chevalier. Et lorſqu'il eut obtenu la permiſſion de juſtifier ſa conduite, il préſenta au Roi pour

toute réponse un Passeport signé de la main de Henri, par lequel il paroissoit clairement qu'il n'avoit fait qu'exécuter ses ordres.

La curiosité de Charles augmentant avec sa surprise, il fut encore plus étonné d'apprendre que le voyage de Champchevrier étoit un service important qu'il rendoit au Roi d'Angleterre, & que s'il avoit quelque chose à se reprocher en qualité de François, c'étoit d'avoir entrepris de se rendre utile à un Prince étranger sans la participation de son Maître. Cependant, après s'être excusé par la précaution qu'il avoit eue de ne s'engager à rien qui fût contraire aux intérêts de la France, il ajouta que depuis le succès de sa commission, il se croyoit dégagé du secret qu'il avoit juré au Roi d'Angleterre aussi longtems qu'elle seroit incertaine, d'autant plus que l'avantage de ce qu'il venoit d'achever heureusement devoit être presqu'égal entre les deux Couronnes.

Il avoit eu le bonheur de gagner la confiance de Henri, depuis qu'il

étoit prisonnier en Angleterre; & ce Prince l'avoit chargé d'une Négociation délicate à la Cour de René d'Anjou, Roi de Sicile, qui faisoit sa résidence ordinaire à Nancy. Malgré les engagemens que le Duc de Glocester avoit pris depuis plus de trois ans avec le Comte d'Armagnac, Henri, gagné par les charmes de la Princesse Marguerite, fille de René, renoncoit à tous les avantages qu'il pouvoit tirer de l'alliance du Comte, pour rechercher celle de la Maison d'Anjou. Mais comme il étoit nécessaire, non-seulement de déguiser cette entreprise au Duc de Glocester, qui étoit intéressé à soutenir son Ouvrage, mais de garder des ménagemens avec toute l'Angleterre qui verroit sans doute échapper à regret le Comté d'Armagnac; Henri n'avoit pas jugé à propos de s'ouvrir sur son dessein avant qu'il en eût assuré le succès. Champchevrier lui avoit paru propre à cette entreprise. Il l'avoit engagé à le servir par l'espoir des plus hautes récompenses; & pour écarter les observa-

tions & la défiance du Duc de Glocester, il l'avoit fait consentir à se charger pendant quelque tems du blâme d'avoir manqué de foi au Chevalier Fastolphe, assez sûr de réparer son honneur lorsqu'il seroit tems de faire connoître à quel intérêt il avoit fait ce sacrifice. Ainsi toutes les plaintes du Roi d'Angleterre n'avoient été qu'un jeu concerté, pour donner le change à son Ministre & à ses Sujets.

Charles, frappé de ce récit, porta tout d'un coup ses vûes assez loin pour pénétrer les avantages que la France avoit à recueillir de tout ce qu'il venoit d'entendre. Il sçavoit d'un côté le fond qu'il pouvoit faire sur l'attachement de la Maison d'Anjou; & de l'autre, il étoit persuadé que ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux, étoit de voir manquer les projets du Duc de Glocester dans le mariage de Henri & de la fille du Comte d'Armagnac. Peut-être tira-t-il sur le champ d'un événement si favorable, toutes les conséquences ausquelles il pouvoit le conduire; mais sa surprise étoit que

René, avec qui il entretenoit une liaiſon fort étroite, eût reçu les propoſitions du Roi d'Angleterre ſans les lui communiquer. Il ſe ſervit du droit qu'il avoit ſur ſon Sujet pour exiger de Champchevrier plus d'ouverture, & ſon étonnement augmenta beaucoup lorſqu'il apprit le détail de ſa Négociation.

Avec les Titres de Roi de Sicile, de Naples & de Jeruſalem, René n'en étoit ni plus puiſſant ni plus riche. Il ne poſſedoit pas un pouce de Terre dans ces trois Royaumes, & il ſe voyoit réduit, pour ſoutenir ſa dignité, à recourir continuellement à la généroſité de ſes amis. Marguerite ſa fille étoit donc un miſérable parti pour un grand Roi; mais la nature l'avoit ſi heureuſement dédommagée des rigueurs de la fortune, que ſon eſprit & ſa beauté ſembloient la rendre digne du premier Trône de l'Univers. Champchevrier n'eut pas plutôt rendu compte à ſon pere de la vive paſſion dont le Roi d'Angleterre brûloit pour elle, que René crut pouvoir tirer plus d'un avantage de la

foiblesse de ce Prince. Le sacrifice qu'il le voyoit prêt à faire de la fille & des Etats du Comte d'Armagnac, sans s'embarrasser même de ce qu'il avoit à craindre pour la Guyenne du ressentiment d'un voisin si redoutable, lui fit penser qu'il ne seroit pas plus difficile de l'engager à se défaire, en sa faveur, de quelques autres Provinces de France qui convenoient merveilleusement à la Maison d'Anjou. Telles étoient le Duché même d'Anjou & le Comté du Maine, dont l'Angleterre étoit encore en possession. Il sentit néanmoins tout ce qu'il y avoit de dur dans cette proposition. Non-seulement ces deux Provinces étoient la meilleure barriére du Duché de Normandie, mais elles servoient de communication entre ce Duché & la Guyenne. A quelles clameurs ne falloit-il pas s'attendre de la part du Duc de Glocester & des Anglois ? C'étoit pour se donner le tems de pressentir là-dessus le Roi d'Angleterre, que René avoit différé de s'ouvrir au Roi Charles : & Champchevrier, qui regardoit les

intérêts de ce Prince comme liés avec ceux de la France, lui avoit fait espérer que la passion de Henri ne seroit point refroidie par un si foible obstacle.

Partez, lui dit Charles, & n'épargnez rien pour remplir de si douces espérances. En le congédiant aussi-tôt, il lui recommanda de cacher au Roi son neveu qu'il l'eût fait arrêter, & qu'il eût appris de lui-même tout le secret de sa Négociation. Champchevrier se retira libre, & se garda bien de faire un long séjour à Paris. Cependant, il ne manqua pas d'y voir le Marquis de Suffolck & le Docteur Molins, Ambassadeurs de Henri, qui étoient peut-être les seuls Anglois que ce Prince eût mis dans la confidence de son amour. Ce motif avoit eu plus de part à leur Ambassade que les Négociations de la Paix ; & c'étoit du Marquis, depuis qu'il étoit en France, que le Roi avoit reçu un Portrait de la Princesse Marguerite, qui avoit achevé d'embraser son cœur.

Mais il étoit arrivé au Marquis

de Suffolck ce que mille exemples avoient dû lui faire craindre, & ce qu'un homme de ſon mérite auroit évité à toutes ſortes de prix, s'il eût ouvert les yeux ſur le péril au lieu de s'y livrer ſans précaution. Ce Portrait fatal l'avoit enflammé autant que ſon Maître. Il l'avoit fait tirer avec beaucoup de ſoin par un des meilleurs Peintres de France, qu'il avoit envoyé ſecretement à Nancy. L'ayant reçu avec l'admiration qu'on ne pouvoit refuſer à la beauté de Marguerite, il s'étoit accoutumé à le voir avec tant de plaiſir, qu'à peine avoit-il eu la force de ſe l'arracher à lui-même pour le faire paſſer entre les mains de Henri. Il ne s'y étoit déterminé qu'après en avoir fait tirer par le même Peintre, une copie, qu'il conſervoit précieuſement ; & ſans faire réfléxion à ce qu'il devoit eſpérer ou craindre d'un ſentiment qu'il nourriſſoit avec tant d'indulgence, il s'y abandonnoit déja comme s'il y eût attaché toute ſa fortune & tout ſon bonheur.

Le récit de Champchevrier ſer-

vit néanmoins à refroidir cette imprudente chaleur. Le mariage de la Princeſſe paroiſſoit ſi avancé par le conſentement du Roi ſon pere, & de quelques conditions qu'il le fît dépendre, il y avoit ſi peu d'apparence qu'Henri les rejettât dans l'ardeur de ſa paſſion, que Suffolck ſe trouva preſque délivré de la ſienne en perdant l'eſpérance. Il exhorta Champchevrier à repaſſer promptement la Mer, pour répondre à l'impatience du Roi, & ſe renfermant dans d'autres ſoins, il ſe crut tout à fait guéri d'une paſſion qu'il commençoit à condamner. Cette tranquillité dura auſſi long-tems que ſa cauſe ; c'eſt-à-dire, que malgré tous les emportemens où l'excès d'une paſſion déréglée le précipita dans la ſuite, on peut juger, à l'honneur d'un ſi grand homme, que ſa raiſon eût pris l'aſcendant ſur ſon cœur, s'il ne fût arrivé aucun changement qui eût altéré ſes principes.

A peine Champchevrier parut-il à Windſor, que l'accueil qu'il y reçut du Roi, & la facilité qu'il eut à lui faire approuver les excuſes

de sa fuite, firent soupçonner au Duc de Glocester qu'il n'avoit point quitté l'Angleterre sans la participation de ce Prince. Ces soupçons augmenterent par le soin qu'Henri prit lui-même d'appaiser le Chevalier Falstolphe, en lui payant une somme considérable pour la rançon de son Prisonnier. Mais il ne put rester aucun doute au Duc, lorsqu'ayant été informé par les Emissaires qu'il entretenoit en France, qu'on avoit vû Champchevrier à la Cour de Lorraine; il compara les idées que cette mystérieuse avanture lui fit naître avec le refroidissement que le Roi marquoit depuis quelque tems pour l'alliance du Comte d'Armagnac. Dans le ressentiment qu'il eut de voir ses projets renversés, & sa faveur exposée au hazard sous une Reine dont l'élévation ne seroit pas son ouvrage, il résolut de ne rien épargner pour ruiner sourdement les nouvelles vûes du Roi & la Négociation de Champchevrier. Sans être lié fort étroitement avec le Marquis de Suffolck, il lui croyoit pour lui la considération

ration qu'on a pour un Ministre dans lequel on reconnoît l'oncle de son Maître ; & sa pénétration n'allant point jusqu'à se défier que le Roi l'eût mis dans la confidence de son secret, il lui dépêcha sur le champ un Courrier, par lequel il lui donnoit avis de ce qui s'étoit tramé par un François, au préjudice de l'Angleterre. Il le chargeoit au nom de la Nation de mettre tout en usage pour détourner une alliance pernicieuse, tandis qu'il s'efforçoit d'inspirer au Roi des idées plus dignes de lui & plus avantageuses à sa Couronne.

Ce qui jetta Suffolck dans un extrême embarras, c'est que dans le même tems qu'il recevoit cette commission d'un Ministre aussi redouté que le Duc, un autre Courrier dépêché par le Roi lui apportoit l'ordre de se rendre à Nancy, non-seulement pour y confirmer au Roi René toutes les propositions qu'il avoit déja reçues de Champchevrier, mais pour régler avec lui les conditions qu'il paroissoit exiger en accordant sa fille, avec une

eſpéce de plein pouvoir dont la ceſſion du Maine & de l'Anjou n'étoit point exceptée. Deux lettres ſi preſſantes, & des ordres ſi directement opposés, auroient ſuffi pour faire naître quelque diviſion dans le cœur d'un Anglois, qui ſçait toujours mettre de la diſtinction entre le reſpect qu'il porte à ſon Roi, & le zéle dont il eſt redevable à ſa Patrie. Mais avec la qualité de Sujet, & celle de Membre de l'Etat, Suffolck ſentit qu'il n'avoit pas tout à fait perdu celle d'Amant. L'amour forma bientôt dans ſon cœur un troiſiéme parti, qui tiroit ſa force de celui du Duc, puiſque c'étoit de ce côté-là qu'il voyoit renaître ſes eſpérances; mais ſans l'y faire entrer néanmoins tout à fait, parce qu'il avoit de l'autre côté à reſpecter preſqu'également & la volonté de ſon Maître & la fortune d'une Princeſſe qu'il auroit ſouhaité de voir régner ſur l'Univers. Dans le partage de mille ſentimens qu'il lui étoit impoſſible de concilier, il prit le parti de ſe mettre en chemin pour Nancy, ſans être aſſez d'accord

avec lui-même, pour ſe croire certain de ſes réſolutions. Ce voyage pouvoit ſatisfaire également le Roi & ſon Miniſtre, qui ne ſe croyant point inſtruits des deſſeins l'un de l'autre, ſeroient portés à l'expliquer ſuivant leurs intentions; & il ſe flattoit que ſes réfléxions lui feroient voir plus clairement en chemin quel guide il devoit choiſir entre l'intérêt, la gloire ou l'amour.

Cependant, il étoit ſi peu indéterminé, en arrivant à Nancy, que n'oſant paroître ouvertement dans une Cour, où il ne ſçavoit encore quel compte il devoit rendre de ſon voyage, il aima mieux s'y préſenter ſans titre & ſans éclat, que de ſe mettre dans la néceſſité d'expliquer les intentions de ſon Maître ou les ſiennes, en ſe faiſant annoncer pour un Miniſtre de la Cour d'Angleterre. Celle de Lorraine étoit alors aſſez brillante par la multitude d'Etrangers que le mérite des deux Princeſſes filles du Roi ne ceſſoit point d'y attirer. L'aîné, qui ſe nommoit Yolande, avoit épouſé *Ferry*, fils d'Antoine de Vaude-

mont ; & ce mariage avoit enfin terminé les démêlés ſanglans qui avoient duré pluſieurs années pour l'héritage de la Lorraine. Marguerite, quoique ſans eſpérances du côté de la fortune, excitoit l'admiration & les déſirs de tout ce qu'il y avoit de jeune Nobleſſe en Europe. Les François joignant à leur galanterie naturelle les ſentimens de reconnoiſſance que toute la Nation devoit au Roi Réné pour les ſervices qu'il avoit rendus à Charles contre les Anglois, ſe regardoient à Nancy comme à la Cour de leur Maître, & s'efforçoient à l'envi d'y entretenir la magnificence & la joie. Suffolck pouvoit perſuader aiſément au Public que la curioſité ſeule l'avoit amené dans une Ville qui étoit en réputation pour les plaiſirs, & ſe ménager l'occaſion de voir en particulier le Roi ou la Princeſſe, ſuivant les réſolutions qu'il formeroit ſur les circonſtances.

L'amour, qui avoit repris plus de forces qu'il ne ſe l'imaginoit dans ſon cœur, lui fit chercher impatiemment la vûe de Marguerite. Il la

trouva si supérieure à son Portrait ; que l'incertitude où il avoit été jusqu'alors ne tint pas un moment contre le renouvellement de sa passion. Dès cet instant, les intérêts du Roi céderent à ceux du Duc de Glocester, & ce qui lui parut le plus juste fut ce qu'il jugea le plus favorable à ses propres sentimens. Il n'avoit vû René & la Princesse que pour leur rendre les premiers devoirs dont un homme de son rang ne pouvoit se dispenser en arrivant dans leur Cour. Sa premiére Audience n'avoit duré qu'un moment, & n'étant arrivé que la veille à Nancy, il s'étoit peu informé s'il y avoit quelqu'autre Anglois que lui dans la Ville. Cependant, comme il sortoit du Palais, il apperçut le Duc d'Yorck, qui ne marqua pas moins de surprise que lui en le voyant. Quoiqu'ils fussent amis, ils s'aborderent avec un empressement, dont les motifs étoient fort opposés ; & la curiosité qu'ils eurent de sçavoir l'un de l'autre par quel hazard ils venoient de se rencontrer étant presqu'égale,

le Duc abandonna le deffein qui le conduifoit à la Cour, pour retourner fur fes pas avec le Marquis de Suffolck.

La vivacité du Duc, & les lumiéres qu'il croyoit avoir reçues fur les intentions du Marquis, leur épargna d'abord à tous deux les premiers embarras d'une longue explication. Le Duc n'ignoroit point la commiffion dont l'autre avoit été chargé par le Miniftre d'Angleterre, mais ce n'étoit point à Nancy qu'il le croyoit occupé à l'exécuter ; & s'imaginant néanmoins que par quelque raifon qu'il y eût été conduit, ce n'étoit qu'à ce but qu'elle pouvoit fe rapporter, il s'ouvrit à lui tout d'un coup fur fes propres deffeins.

Après lui avoir exagéré le tort qu'Henri vouloit faire à l'Angleterre par fon mariage avec la Princeffe Marguerite, il lui apprit que le Duc de Glocefter, qui avoit ménagé à ce Prince une alliance beaucoup plus avantageufe, étoit non-feulement réfolu, comme Suffolck ne l'ignoroit pas, de tout em-

ployer pour fermer l'entrée de l'Angleterre à la Maiſon d'Anjou, mais que dans la vûe de guérir promptement le Roi de ce caprice, il avoit penſé à faire d'autres propoſitions à René pour ſa fille. C'étoit de l'offrir lui-même pour cette Princeſſe, avec des avantages ſi conſidérables, qu'un Roi auſſi pauvre que René ſe laiſſât gagner par la grandeur des eſpérances. Richard, Duc d'Yorck, deſcendoit de la Maiſon Royale d'Angleterre; & quoiqu'il fût marié, ſa femme étoit dans une maladie de langueur qui avoit fait fixer le terme de ſa vie par les Médecins. Sa naiſſance l'égalant ainſi à ce qu'il y avoit de plus illuſtre dans l'Europe, le Duc de Glocefter avoit compté qu'en lui faiſant un établiſſement digne de René & de ſa fille, il leur feroit préférer aiſément ſa main à celle du Roi, lorſqu'il leur feroit enviſager l'oppoſition de toute l'Angleterre, qui n'épargneroit rien pour combattre l'inclination de ce Prince. Et par un raiſonement ſur lequel il auroit fait encore plus de fond s'il

eût connu les diſpoſitions de René ; il s'étoit perſuadé qu'un moyen infaillible pour le faire entrer dans ſes vûes, étoit de lui offrir l'Anjou & le Maine, non-ſeulement comme un appanage qui paſſeroit aux enfans de Richard, mais comme un bien propre qui lui ſeroit accordé du conſentement de toute la Nation, avec la condition charmante pour René, que ces deux Provinces iroient à lui ou à ſes autres deſcendans, après Richard & ſes ſucceſſeurs. Il y avoit ſi peu d'apparence que le Roi de Sicile pût réſiſter à des offres ſi éblouiſſantes, que le Duc d'Yorck n'avoit pas balancé à ſe charger lui-même d'une Négociation dont le ſuccès ne lui paroiſſoit pas incertain. Il étoit parti de Londres dans le même tems que le Duc de Gloceſter dépêchoit ſon Courrier à Suffolck, pour l'engager à ſeconder par d'autres voies un deſſein qu'il n'étoit pas encore néceſſaire de lui communiquer ; mais puiſqu'il le trouvoit ſi heureuſement à Nancy, & qu'il ne prétendoit point donner un air de myſtére

tére d'une démarche dont il n'avoit que de l'honneur à recueillir, il ne craignoit point de lui en faire l'ouverture, & de s'engager même, par la considération de l'amitié autant que par celle du bien de l'Etat & des ordres du Ministre, à se joindre à lui pour l'aider dans son entreprise.

Ce plan étoit fort habilement conçu, & le Duc de Glocester ne comptoit pas trop sur son pouvoir lorqu'il se flattoit de le faire approuver à toute sa Nation. Mais il ne lui étoit pas tombé dans l'esprit que le Roi son neveu faisoit les mêmes offres à René, avec cette différence avantageuse pour la Maison d'Anjou, qu'en plaçant une fille sur le Trône, elle entroit en possession sur le champ, des deux Provinces, qui étoient comme le prix de ce mariage.

Suffolk sentit l'inégalité de ces conditions, & comprit en même tems qu'étant chargé des offres du Roi, c'étoit de lui que dépendoit le dénouement de cette intrigue. Il se garda bien de faire connoître

qu'il fût amené à Nancy par d'autres vûes que celles qu'on lui attribuoit ; mais piqué secrétement de se voir un Rival auquel il s'attendoit si peu, il lui tardoit d'être délivré de la présence du Duc pour délibérer sur un si cruel incident. Ensuite, faisant réfléxion qu'il l'avoit rencontré à la porte du Palais, où il n'alloit vraisemblablement que pour se présenter au Roi, & que s'il le quittoit un moment, il ne falloit pas douter qu'il ne reprît le même chemin pour hâter l'ouverture de ses propositions, il chercha quelque moyen de la lui faire différer, du moins d'un jour ou deux. En affectant de répondre à sa confiance par des protestations de zéle & d'amitié, il lui fit envisager des difficultés qu'il lui reprocha de n'avoir pas prévûes. Avant que de s'ouvrir à René, lui dit-il, il falloit s'assurer si ce Prince n'avoit pas déja pris des engagemens avec Henri ; car dans cette supposition, c'étoit du côté de l'Angleterre qu'il falloit commencer à faire naître des obstacles à son mariage, puisqu'on ne

pouvoit pas se promettre que René & sa fille manquassent témérairement de parole à un grand Roi pour écouter les propositions de son Sujet. Suffolck fit entendre que c'étoit dans la vûe d'éclaircir adroitement ce doute qu'il avoit fait le voyage de Nancy, & que pour répondre aux ordres qu'il avoit reçûs du Duc de Glocester, il avoit cru que c'étoit par cet éclaircissement qu'il devoit commencer. Quelques réfléxions qu'il ajouta sur le ridicule que Richard n'éviteroit jamais, s'il étoit vrai que ses propositions ne vinssent qu'après l'acceptation de celles du Roi, & sur le danger auquel il s'exposoit de se faire un ennemi irréconciliable de son Maître avant que d'avoir pris les moindres mesures pour se mettre à couvert de sa haine, acheverent de donner toute la force qu'il désiroit à ses persuasions.

Au lieu de retourner au Palais, le Duc d'York ne pensa qu'à se tenir caché quelques jours à Nancy, pour se donner le tems d'approfondir de si justes sujets de crainte. Suf-

folck, pressé par les siennes, prit dans cet intervalle une résolution qui feroit un honneur extrême à la droiture & à la noblesse de son caractére, si la connoissance que j'ai donnée de ses sentimens permettoit d'attribuer sa conduite à l'un ou l'autre de ces deux principes. Mais quand il en resteroit quelque doute, après ce que j'ai rapporté jusqu'ici de la disposition de son cœur, la suite des événemens n'est que trop propre à développer ses motifs, & je ne ferai point tourner à sa gloire ce qui ne peut passer que pour un caprice de l'amour.

Aussi long-tems qu'il n'avoit eu à redouter que les projets de Henri, l'espérance même qui avoit commencé à revivre dans son cœur depuis la commission qu'il avoit reçue du Duc de Glocester ne l'avoit pas porté plus loin qu'à les combattre. Il ne pensoit encore qu'à ruiner le bonheur d'autrui, sans avoir fait la moindre attention à ce qu'il pouvoit se proposer pour le sien. Mais après avoir entendu le Duc d'York, l'amour dont il venoit de s'enyvrer

dans la premiére audience qu'il avoit eue de la Princesse, lui fit sentir qu'il avoit à désirer des biens qu'il ne pouvoit se flatter d'obtenir. Le rang de Marguerite, & la concurrence d'un Rival dont la naissance étoit si supérieure à la sienne, lui parurent tout d'un coup deux obstacles insurmontables, qui lui firent trouver de la folie dans ses propres désirs. La confusion qu'il en ressentit auroit produit autant d'effet pour sa guérison que les lumiéres naturelles de sa prudence, si la nature ne l'eût formé de ce malheureux caractére qui ravalle sans cesse l'homme du meilleur esprit au-dessous de ses idées & de ses principes, par la violence de ses sentimens. Il s'étoit livré à toute la tendresse de son cœur, & l'expérience qu'il avoit de lui-même lui fit désespérer de se guérir jamais d'une playe si profonde.

Ce fut dans les combats qu'il eut à soutenir entre un penchant qu'il croyoit invincible & la crainte d'un ridicule bien plus certain que celui dont il avoit menacé le Duc d'York,

qu'il forma le dessein de tirer du moins tout le parti qu'il pourroit de sa situation, en se faisant un mérite auprès de la Princesse du pouvoir qu'il avoit de contribuer à son bonheur ou à sa fortune. Il résolut de profiter de la retraite du Duc pour s'ouvrir secrétement quelqu'accès auprès d'elle, & de lui apprendre entre quelles offres elle pouvoit déterminer son choix; assez sûr que par les démarches qu'il étoit le maître de hâter ou de suspendre auprès de son pere, il feroit pancher l'esprit de ce Prince du côté pour lequel il la verroit déclarée. En lui faisant ce sacrifice, il ne pensoit pas moins à s'en prévaloir pour lui faire l'aveu de ses propres sentimens; & quelqu'effet que cette hardiesse pût produire, il comptoit assez qu'en faveur d'un dévouement si parfait, elle seroit soufferte avec indulgence ou promptement pardonnée. Il étoit l'homme du monde qui s'exprimoit avec le plus de facilité & de grace. Sa figure d'ailleurs l'avoit fait comparer ; par les Poëtes de son tems ;

à tout ce que l'imagination offre de plus aimable, & quoique sa naissance ne l'eût point destiné à s'asseoir sur un Trône, il étoit d'une de ces anciennes & illustres Maisons qui font l'honneur & le soutien des Têtes couronnées.

Avec tous ces avantages, & la distinction du caractére qu'il portoit en France, il se procura facilement l'occasion d'entretenir en particulier la Princesse. Un discours vif & pressant, qu'il avoit médité à loisir & dans lequel il avoit fait entrer en peu de mots tout ce qui étoit capable de faire impression sur un caractére déja déclaré pour l'ambition & pour la tendresse, eut une partie de l'effet qu'il avoit osé s'en promettre. Si l'honneur régnoit trop impérieusement dans le cœur de Marguerite pour y laisser entrer quelque foiblesse, l'idée que sa propre sensibilité lui fit prendre de la passion d'un homme qui portoit si loin le zéle de la servir, lui inspira pour lui une confiance & une affection qui étoient après l'amour ce qu'il pouvoit espérer de plus flat-

teur pour ses sentimens. Comme elle avoit l'esprit fort avancé pour son âge, & que sans avoir jamais connu particuliérement le Marquis de Suffolck, elle avoit entendu parler du sien avec distinction, elle crut devoir bannir toute sorte de dissimulation & de réserve avec un homme à qui elle avoit cette double raison de se fier. Ainsi, recevant ses ouvertures, comme si elle eût été liée avec lui par une longue familiarité, elle ne fit point difficulté de lui avouer que dans le choix qu'il paroissoit lui offrir, elle ne voyoit rien qui pût être mis en balance avec le Trône. Et pour ce qui regardoit les sentimens particuliers du Suffolck, traitant cet article avec la dignité qui convenoit déja à ses espérances, elle lui promit, que s'il ne dépendoit pas d'elle d'y répondre par un retour de la même nature, elle ne lui laisseroit rien à désirer du côté de l'amitié & de la reconnoissance. C'étoit flatter d'autant plus Suffolck, qu'outre la tendresse dont il étoit rempli, il n'y

avoit rien qui eût tant de charmes pour lui que cette généreuse franchise.

Ainsi, dès les premiers momens, cette importante liaison, qui devoit produire dans d'autres tems des effets si mémorables, se trouva cimentée avec toute la force qu'elle pouvoit recevoir de la tendresse & de l'ambition dans deux grands cœurs. Suffolck faisant déja son unique objet de satisfaire les désirs de Marguerite, la pria de s'en reposer sur lui, & d'affecter même d'ignorer ce qu'il alloit entreprendre. Il ne lui fut pas difficile de se procurer une audience du Roi, avec autant de secret qu'il avoit obtenu celle de la Princesse; & il ne le fut guéres davantage, avec la réponse dont il étoit chargé pour ce Prince, de tirèr de sa bouche un consentement dont la Maison d'Anjou recueilloit le principal fruit. La seule condition qu'il lui demanda pour lui-même, fut de différer quelque tems la déclaration de ce Traité. Il falloit se délivrer adroitement du Duc d'York, dont il ne vou-

loit pas se faire un ennemi, & ménager non-seulement le Ministre d'Angleterre, mais toute la Nation, qu'on s'efforçoit déja si ardemment de révolter contre le mariage du Roi. Ce ne fut point à se défaire des importunités du Duc, que Suffolck trouva beaucoup de difficulté. A peine lui eut-il fait connoître ce qu'il feignit d'avoir découvert à force d'argent & de soins, que la crainte du ridicule, dont il étoit demeuré une profonde impression dans l'esprit de ce fier Anglois, le porta à quitter Nancy pour retourner en Angleterre. Mais le peu d'empressement que Suffolck eût à communiquer ses démarches au Duc de Glocester, fit naître à celui-ci des soupçons dont rien ne fut capable d'effacer les traces.

Tandis que René se réjouissoit d'une alliance dont l'avantage se répandoit si heureusement sur toute sa Maison, Henri se croyoit au comble du bonheur, en apprenant que ses désirs amoureux alloient être satisfaits. Quoique le Duc son oncle eût pris soin de l'élever dans

une espéce de soumission qui approchoit de la timidité, & que le secret même avec lequel il avoit négocié son mariage fut une marque sensible de sa dépendance, la joie qu'il eût d'avoir réussi lui fit rompre toutes sortes de mesures. Il envoya ordre à Suffolck, qui étoit revenu à Paris après lui avoir marqué le succès de sa commission, de retourner à la Cour du Roi René avec le titre d'Ambassadeur Extraordinaire, pour faire ouvertement la demande de la Princesse. D'un autre côté, il écrivit au Roi de France son oncle, pour lui communiquer son mariage, & pour lui apprendre avec toute l'ardeur d'un jeune Amant qu'il en faisoit son bonheur. Charles n'avoit point ignoré longtems ce qui se passoit à Nancy. René étoit lié trop étroitement avec lui pour n'avoir pas pris enfin ses conseils, & c'étoit de son aveu que la cession de l'Anjou & du Maine avoit été réglée pour la premiére condition du mariage. Il répondit à Henri dans les termes les plus propres à confirmer ses sentimens. Sa lettre,

qui devint bientôt publique en Angleterre, & la nouvelle de l'Ambassade de Suffolck à Nancy, furent comme deux étincelles qui porterent le feu dans toutes les parties de cette Isle. Quand on n'y auroit pas regardé l'alliance du Comte d'Armagnac comme un extrême avantage, par l'acquisition de ses Etats, il étoit à craindre que le mécontentement qu'il ressentiroit de voir rejetter sa fille après tant de Négociations & de promesses ne l'irritât contre l'Angleterre jusqu'à le faire penser à la vengeance, & le voisinage de la Guyenne lui en offroit une occasion toujours présente. D'ailleurs, les Anglois apprirent aussi-tôt à quelles conditions Henri satisfaisoit son cœur. C'étoit perdre doublement que de céder deux Provinces en refusant d'en accepter une. Il est certain que si le Duc de Glocester avoit eu les vûes ambitieuses que plusieurs Historiens lui ont attribuées, il auroit pû tirer de grands avantages de ce mouvement pour causer de l'embarras à son neveu. Les conjonctures étoient

bien moins favorables au successeur de Henri, lorsqu'il en profita si heureusement pour le renverser du Trône.

Mais le Duc voyant les choses si avancées perdit l'espérance de les faire changer, & son exemple fit revenir toute l'Angleterre de la chaleur avec laquelle on s'étoit emporté contre le mariage du Roi. Le Traité fut exécuté dans toutes ses circonstances. Suffolck reçut ordre de remettre au Roi René l'Anjou & le Maine sous la garantie de la France, qui prit part aussi à cette fameuse transaction. Les nôces de la Princesse furent célébrées à Nancy, avec toute la magnificence qui convenoit à cette fête. Charles l'honora de sa présence, avec un brillant Cortége de sa principale Noblesse. Il y eut des Joûtes, des Tournois, & tout ce que la galanterie de ce siécle put inventer pour relever l'éclat d'un si grand jour. René s'étoit destingué pendant toute sa vie dans ces exercices; & son goût devant servir de régle dans une cérémonie dont sa fille étoit l'objet, on s'étoit efforcé de

raſſembler tous les divertiſſemens qu'on avoit crus capables de lui plaire.

Ils furent ſuivis de près par un événement qui les fit changer en deuil & en triſteſſe. Dans le tems que la nouvelle Reine d'Angleterre ſe préparoit à paſſer la Mer, Marie d'Ecoſſe, épouſe du Dauphin, mourut à Châlons d'une maladie précipitée quil'emporta dans la fleur de ſon âge. Le mérite extraordinaire de cette Princeſſe la fit regretter des plus inſenſibles ; mais ceux qui avoient été particuliérement attachés à ſa perſonne, & qui avoient connu de plus près ſes rares qualités, ſe livrerent ſans modération à la douleur. On avoit admiré auprès d'elle une jeune Angloiſe qu'elle avoit toujours traitée avec des diſtinctions particuliéres, & qui ſans être connu du reſte de ſa Cour, s'étoit attiré autant de conſidération par ſa beauté & ſon mérite qu'elle en avoit dû à la faveur de la Reine. Elle ſe faiſoit nommer Mademoiſelle *Sanders*. La mort de ſa bienfaiſtrice fit ſur elle une ſi forte impreſſion, que l'excès de ſa tri

ſteſſe excita la pitié de tout le monde, & dans le doute où l'on étoit s'il lui reſtoit quelqu'autre azyle, il y eut peu d'honnêtes gens à la Cour de France qui ne ſe fiſſent honneur de lui offrir de la conſolation & du ſecours. Cependant, au moment qu'on s'y attendoit le moins, elle diſparut, ſans avoir averti perſonne de ſa réſolution. Si elle eût été ſenſible à quelqu'autre choſe que la douleur, il eût été flatteur pour elle d'apprendre les regrets qu'elle cauſoit par ſa fuite.

Elle n'étoit pas partie ſans deſſein. La Reine Marguerite paſſant en France pour ſe rendre en Angleterre, elle étoit allée ſe jetter à ſes pieds, ſans autre recommandation que l'honneur qu'elle avoit eu d'appartenir à la Dauphine & d'avoir mérité quelque part à ſon eſtime. Marguerite étoit arrivée à Abbeville, où elle devoit paſſer la nuit. On lui annonça une Etrangére, qui demandoit inſtamment la grace de l'entretenir ſans témoins. La deſcription qu'on lui fit de ſa

tristesse & de ses charmes la disposa sans peine à l'écouter.

Cet entretien ne fut entendu de personne ; mais il parut surprenant à tout le monde que la Reine, après avoir passé plus de deux heures avec cette Etrangére, donna ordre aussi-tôt qu'elle fut reçue parmi les Dames les plus qualifiées de sa suite, & qu'elle y fut traitée avec autant de respect que de soin. Pendant toute la route, Marguerite ne se relâcha point de cette attention. Le Marquis de Suffolck qui avoit été nommé pour l'accompagner, & qui continuoit d'être auprès d'elle dans la plus haute faveur, tenta plusieurs fois de pénétrer le secret de cette avanture sans obtenir que sa curiosité fût satisfaite. Cependant, la Reine arriva heureusement sur les Côtes d'Angleterre, où elle fut reçue avec autant d'applaudissement que si son mariage eût été désiré du Ministre & de toute la Nation. Des Compagnies détachées de tous les Corps du Royaume vinrent au-devant d'elle jusqu'à la Mer, & le Duc de Glo-

cester

cester même s'empressa de réparer par mille témoignages de soumission & de joie, les difficultés qu'il avoit fait naître à son élévation. Elle fut couronnée à Westminster le 30 de Mai 1445.

On avoit remarqué dès le premier jour du débarquement que Mademoiselle Sanders s'étoit dérobée avec soin aux regards du Duc de Glocester, lorsqu'il étoit venu au-devant de la Reine ; & par les entretiens secrets qu'elle avoit constamment avec cette Princesse, on jugeoit que c'étoit avec sa participation ou par ses ordres qu'elle avoit tenu cette conduite. Elle usa de la même précaution pendant toutes les réjouissances du couronnement, c'est-à-dire, dans un tems où la Reine étoit obligée de souffrir à tous momens les visites du Ministre & de toute la Cour. Mais à peine fut-on revenu de cette premiére chaleur, que paroissant plus librement à Honnyton, où le Roi s'étoit retiré pour s'abandonner sans contrainte à sa tendresse, elle commença l'entreprise qui lui

avoit fait naître l'envie de repasser en Angleterre, & qui avoit inspiré à Marguetite la pensée de se l'attacher.

Mademoiselle Sanders étoit Mylady *Nevill*, une des plus aimables & des plus malheureuses femmes d'Angletetre. Elle passoit pour morte dans l'opinion de sa famille & de tout ceux dont elle avoit été connue en Angleterre, mais particuliérement dans l'esprit du Duc de Glocester, qui après l'avoir aimée passionnément, croyoit lui avoir ôté la vie d'un coup de poignard dans un transport de jalousie. Ayant évité la mort par une faveur extraordinaire du Ciel, elle étoit passée secrétement en France, où elle avoit eu le bonheur de se faire aimer de la Dauphine, & de vivre tranquillement auprès d'elle, sous un nom qui avoit déguisé au Public sa naissance & ses malheurs. Sans ressource après la mort de cette Princesse, & portée par une funeste expérience à craindre les nouvelles avantures ausquelles sa beauté l'exposoit, elle avoit pris le parti de s'adresser à la Reine Margue-

rite, pour se r'ouvrir l'entrée de son Pays sous une protection si puissante. Elle lui avoit raconté ses infortunes. Le Duc de Glocester l'avoit persécutée dans un tems où la jeunesse du Roi laissoit l'autorité souveraine entre ses mains. Elle se flattoit que la puissance du Ministre étant diminuée depuis que ce Prince avoit pris les rênes du gouvernement, il lui seroit permis de reparoître dans sa famille, & de se rendre à mille personnes chéres qui croyoient l'avoir perdue.

Marguerite avoit été attendrie de son infortune, mais elle étoit passée de ce sentiment à des vûes plus conformes à sa propre situation, & le détail des amours du Duc de Glocester lui avoit fait naître des idées qu'elle trouvoit trop favorables au dessein qu'elle portoit en Angleterre, pour ne pas tirer parti de la confidence de Mylady Nevill. Ce qu'il y avoit d'étrange étoit qu'elle les eût cachées jusqu'alors au Marquis de Suffolck. Mais dans les sentimens qu'elle

croyoit devoir à ſes ſervices, elle ſe faiſoit un plaiſir de travailler à ſa fortune ſans lui en donner la moindre connoiſſance, pour lui faire goûter mieux la douceur qu'il trouveroit à jouir de ſes bienfaits lorſqu'il les recevroit ſans les avoir prévûs ; ou du moins elle attendoit pour l'en inſtruire, des momens où elle comptoit de le faire ſervir lui-même à ſes entrepriſes. En un mot, Marguerite auſſi animée à la ruine du Duc de Glocester par le déſir de gouverner que par le reſſentiment qu'elle conſervoit des oppoſitions qu'il avoit apportées à ſon mariage, s'étoit propoſé, en partant de Nancy, de le perdre dans l'eſprit du Roi, & de mettre à ſa place le Marquis de Suffolck.

Un eſprit plus borné auroit tremblé des difficultés de cette entrepriſe. Le Duc gouvernoit l'Angleterre depuis un grand nombre d'années. La ſageſſe & la douceur de ſon adminiſtration l'avoit rendu cher à toute l'Angleterre. Le Roi lui-même s'étoit fait une habitude de le reſpecter, & n'y reconnoiſſoit pas

moins le Tuteur de ſon enfance &
ſon plus proche parent, qu'un Miniſtre fidéle & éclairé qui avoit été juſqu'alors le ſoutien de ſa Couronne. Quelles pouvoient être les prétentions d'une jeune Reine, arrivée nouvellement dans le Pays, ſans amis, par conſéquent, ſans liaiſons & preſque ſans aucune connoiſſance de la Langue, qu'elle n'avoit appriſe qu'imparfaitement à Nancy; ſûre à la vérité du cœur de ſon mari, mais d'un mari foible, qui regardoit déja les occupations de ſon rang comme un fardeau, & qui paroiſſoit moins diſpoſé à partager le ſoin des affaires avec ſa femme qu'à vivre avec elle dans l'oiſiveté & dans les plaiſirs? Ces réfléxions, qui n'échapperent point à Marguerite, furent ſi peu capables de la refroidir, que ce fut des obſtacles mêmes qu'elle tira toute ſa force pour ſe déterminer à les vaincre.

A peine ſe vit-elle libre avec le Roi dans ſon Château d'Honnyton, où elle avoit été charmée qu'il eût penſé à ſe retirer, qu'elle lui fit ouvrir les yeux ſur ſa propre gran-

deur, dont il ne lui étoit point encore arrivé de de se représenter l'image. Il joignoit à l'Angleterre la Normandie & la Guyenne, avec quelques autres Provinces, qui depuis les pertes mêmes que les Anglois avoient faites en France lui composoient encore un des plus vastes États de l'Europe. Pourquoi paroissoit-il disposé à vivre sans gloire, ou pourquoi du moins n'en vouloit-il avoir l'obligation qu'à son Ministre? Étoit-il si rare en Angleterre de voir un Sujet accrédité par la faveur du Peuple, abuser de son pouvoir jusqu'à prétendre imposer des loix à son Maître? Et comment le successeur d'Henri IV. & d'Henri V. pouvoit-il s'endormir dans le repos, tandis qu'il avoit autour de lui les descendans de Lionnel, qui ne s'accoutumeroient jamais à penser que la Couronne qu'ils voyoient sur sa tête n'étoit point une usurpation? Ces premiers traits, lancés comme au hazard, exciterent bientôt dans le cœur de Henri des craintes & des défiances; mais pour en suivre le

mouvement, il falloit un courage qu'il n'avoit pas. Sa réponse fut toujours, qu'il ne pouvoit ôter à son oncle une autorité dont il n'avoit jamais fait qu'un bon usage, & qui étoit comme la récompense de ses services. A l'égard de la gloire, à laquelle on vouloit qu'il fût sensible, il protesta qu'il ne respiroit que les occasions d'en acquérir.

La Reine n'avoit pas espéré de triompher tout d'un coup des obstacles. Après avoir jetté ces semences de soupçons dans l'esprit de son mari, elle s'attacha à lui faire sentir combien il étoit indécent pour un grand Roi de se voir regarder par son Peuple comme le jouet de son Ministre; & s'appercevant qu'il paroissoit sensible à ce reproche, elle ne pensa plus qu'à le convaincre par des expériences réelles que ses Sujets n'avoient pas d'autre opinion de lui. Le hazard la servit heureusement, en faisant naître quelques occasions où le Duc de Glocester fit difficulté de ratifier différentes faveurs que le Roi avoit accordées sans sa participation. L'Historien de la vie de ce Prince met

en doute si ce ne fût pas la Reine elle-même qui ménagea ces incidens pour l'animer contre son Ministre. Mais elle en fit du moins si habilement usage, que ce fut comme le premier coup qui lui réussit contre le Duc. Le Roi confus, dit l'Historien, de trouver cette résistance à son autorité, ne laissa point d'employer quelque foibles raisonnemens pour justifier la conduite de son oncle, & porta même l'embarras jusqu'à confesser que pouvant avoir été trompé, il étoit trop heureux d'avoir un Ministre sur qui il pouvoit se reposer de la réparation de ses fautes. C'étoit à ce point que la Reine l'attendoit. En prenant droit de son aveu, elle lui demanda s'il étoit bien glorieux pour un Monarque de tomber dans des fautes qui avoient besoin d'être réparées : & si la foiblesse humaine ne permettoit pas de se garantir perpétuellement de l'erreur, elle lui fit comprendre que dans ces hautes stations de la vie où le Peuple s'imagine que la grandeur du rang est toujours accompagnée de celle du mérite, les fautes mêmes doivent

être

être assez déguisées pour prendre un meilleur nom. D'où il étoit aisé de lui faire conclure que l'intention du Duc de Glocester, en faisant éclater si témérairement les siennes, ne pouvoit être qu'un dessein formé de l'avilir aux yeux du Public. Mais, ce qui fit peut-être encore plus d'impression sur ce Prince, Marguerite, après avoir confessé qu'il y avoit des fautes inévitables dans l'administration d'un grand Royaume, ajoûta que s'il falloit qu'elles fussent connues de quelqu'un, c'étoit de ceux qui n'étoient pas moins intéressés à les couvrir qu'à les réparer; & citant l'exemple de quantité de Rois qui s'étoient déterminés par cette raison à partager les soins du gouvernement avec leurs Epouses, elle força son mari de confesser qu'il n'y avoit que l'union de l'amour & du mariage qui intéressât deux cœurs l'un pour l'autre, jusqu'à leur faire mettre leur repos & leurs inquiétudes, leurs vices & leurs vertus, & par conséquent leur honte & leur gloire en commun. Henri parut si frappé de

cette réfléxion, qu'il auroit consenti sur le champ à l'éloignement de son Ministre, si la Reine n'eût jugé elle-même que ce changement devoit se faire avec plus de mesures. Outre le projet d'élever Suffolck sur ses ruines, qui demandoit encore de l'habileté & des soins, elle vouloit conduire son dessein avec tant d'adresse, que toute l'Angleterre applaudît au nouveau gouvernement, & que la disgrace du Ministre parût juste & nécessaire.

Cependant, elle commençoit à se lier sans affectation avec tous les Seigneurs qui avoient reçu de lui quelque mécontentement, ou qu'elle croyoit portés par d'autres raisons à souhaiter sa ruine. Edmond, Duc de Sommerset, avoit été destiné dès le premier moment à jouer un rolle distingué dans cette intrigue, par les rapports qu'il avoit eus avec Mylady Nevill. Son mérite & sa naissance lui attiroient à la Cour une considération dont il n'avoit jamais profité pour se rendre nécessaire à l'Etat, & avec toutes les qualités qui font les plus grands

hommes dans les exercices de la Guerre & de la Paix, il ne prenoit part aux affaires que dans les occaſions où ſon rang l'engageoit malgré lui. Ceux qui ne connoiſſoient pas les ſecrets de ſon cœur attribuoient ſa conduite aux principes d'une haute Philoſophie, qui lui faiſoit borner ſon ambition aux avantages qu'il avoit reçus de la nature & de la fortune ; & cette idée s'accordoit fort bien avec le panchant qu'il marquoit pour les Lettres. Mais la ſource de ſon indifférence venoit de plus loin. Edmond cherchoit à ſe guérir d'une malheureuſe paſſion qui avoit fait le tourment de ſa vie, & qui lui inſpiroit encore un dégoût continuel pour le monde, où ſa naiſſance l'attachoit. C'eſt ici qu'il eſt néceſſaire de développer les avantures de Mylady Nevill, qui eurent tant de part à la fortune des deux principaux perſonnages de la Cour de Henri, c'eſt-à-dire, à la chûte de l'un, & à la faveur extraordinaire de l'autre.

Anne, fille de Richard Nevill, Comte de Salisbury, & ſœur de ce

grand Comte de Warwick, qui avoit obtenu ce titre en épousant la fille unique & l'héritiére de Henri de *Beauchamp*, Duc de Warwick, étoit née avec toutes les perfections de son sexe. Elle avoit été mariée dès l'âge de quinze ans avec un Gentilhomme de sa Maison, nommé *Westmoreland*, qui lui avoit rendu les plus belles années de sa vie insupportables par l'excès de sa jalousie. Le Comte de Salisbury son pere s'appercevant de l'altération de sa santé & du trouble continuel de son esprit, fut le premier à la plaindre, & à chercher les moyens de la délivrer de cet esclavage. Il se trouva heureusement qu'on avoit négligé quelques précautions du côté de l'Eglise, pour les dispenses de la parenté. Ce prétexte parut suffisant à ceux qui plaignoient le malheur d'Anne. Son mariage fut déclaré nul, & le mari qui avoit fait son supplice, en fut puni par son propre désespoir, qui le conduisit en peu de tems au tombeau.

En quittant le nom de ce tyran, elle prit celui de Mylady Nevill

L'état douteux dont elle sortoit lui donnant presqu'autant de liberté que la qualité de veuve, elle parut à la Cour avec tout l'éclat de la jeunesse & de la beauté. Le Duc de Glocester étoit galant. Il ne la vit point sans prendre pour elle les sentimens qu'elle inspiroit à tout le monde. Ayant perdu dans le même tems sa femme, il pensa tout d'un coup à s'engager dans un nouveau mariage, & si la bienséance le força de suspendre son dessein jusqu'à l'expiration du tems marqué par l'usage, il n'en communiqua pas moins au Comte de Salisbury l'inclination qu'il avoit pour sa fille. Elle fut approuvée de leurs amis communs. Cette espéce d'engagement ne laissa point d'être cachée au Public, & le Duc même, en commençant à voir Mylady Nevill avec l'espérance de l'épouser, lui dissimula de concert avec son pere, un dessein dont l'exécution paroissoit encore éloignée.

Elle étoit par conséquent maîtresse de son cœur; & si elle eut à craindre quelque reproche, ce ne fut pas pour avoir rejetté l'amour

& les ſoins du Miniſtre. Mais uſant peut-être avec un peu d'imprudence du droit qu'elle avoit de ſuivre ſes inclinations, elle laiſſa prendre trop d'aſcendant ſur ſon eſtime au Duc de Sommerſet, qui ne pouvoit aſpirer à la qualité de ſon époux. Il étoit marié depuis pluſieurs années. De quelqu'eſpérance qu'il ſe flattât en prenant de l'amour pour elle, l'intérêt de ſa fortune devoit ſervir à la défendre autant que celui de ſon honneur. Elle ne conſulta néanmoins que ſon panchant. Le Duc ne ſe livra pas avec moins d'emportement qu'elle à une paſſion dont ils firent tous deux leur bonheur. La ſeule loi qu'ils s'impoſerent fut de cacher leur tendreſſe à tout l'Univers, & leur félicité sembloit redoubler par le charme du myſtére.

Cette liaiſon ſe ſoutint heureuſement juſqu'au tems dont le Duc de Gloceſter étoit convenu avec le Comte de Saliſbury. A peine fut-il délivré de ſon deuil, qu'impatient d'une ſi longue contrainte, il parla de mariage à Mylady Nevill. Elle

écouta ſes propoſitions, mais ce ne fut que pour les communiquer à ſon Amant. Ils délibérerent enſemble ſur un incident capable de les allarmer. Après bien des incertitudes & des agitations, il furent obligés de reconnoître qu'une fille du Comte de Salisbury n'étant pas faite pour vieillir ſans établiſſement, il falloit accepter les offres du Miniſtre, qui n'étoit plus d'ailleurs dans un âge redoutable pour un Amant, & qui pouvoit ſervir au contraire de voile à leur familiarité & à leur tendreſſe. Cette réſolution pouvoit les rendre heureux tous trois, ſi des regrets imprudens & de folles délicateſſes n'en euſſent fait différer trop long-tems l'exécution. Le Duc de Gloceſter, qui avoit ſouffert ſans défiance que la fille du Comte de Salisbury le traitât froidement & cherchât à l'éviter, avant qu'il lui eût fait l'ouverture de ſes prétentions & qu'elle les eût approuvées, ne put lui voir la même affectation à le fuir, ſans s'appercevoir qu'il avoit peu de part à ſa tendreſſe. A peine la trouvoit-il une fois

chez elle dans les visites qu'il lui rendoit plusieurs fois le jour. On ne lui rendoit pas un meilleur compte de ce qu'elle étoit devenue. Occupée de ses rendez-vous & du soin de les déguiser, elle n'étoit jamais où elle feignoit d'aller passer la journée, & ses propres Domestiques ignoroient le plus souvent de quel côté il falloit la chercher. Les soupçons qui s'éleverent dans l'esprit du Duc devinrent bientôt des convictions, lorsqu'il eut appris par des informations secretes, que ses gens les plus affectionnés la perdoient quelquefois de vûe pendant des heures entiéres, & qu'ils la croyoient eux-mêmes engagée dans quelque commerce pour lequel ils ne lui connoissoient point de confidens. Dans le ressentiment qu'il en eut, il la fit suivre avec tant d'obstination, & les ordres dont il chargea ses Emissaires furent si sanglans, que le Duc de Sommerset ne dût sa conservation qu'aux soins extraordinaires qu'il prenoit de son côté pour assurer le secret de son intrigue.

Enfin, l'amour triompha de toutes les inquiétudes du Miniſtre. Malgré tant de ſujets d'allarmes, il réſolut de ſatisfaire ſon cœur, dans l'eſpérance que les liens du mariage lui aſſureroient la poſſeſſion de celui qu'on lui diſputoit, ou que ſon autorité du moins le retiendroit dans les bornes qu'il ſeroit en droit de lui impoſer. Il preſſa la célébration de ſon mariage. Le jour en étoit fixé. Ce fut la veille d'un jour ſi lugubre pour les deux Amans, que le Duc de Sommerſet propoſa à ſa Maîtreſſe de lui accorder une entrevûe, qui devoit être comme l'ouverture d'une nouvelle ſituation. Ils ſe rendirent par la Tamiſe dans un Village peu éloigné de Londres. Quoique ce ſoin de s'éloigner de la Ville fût une précaution, ils crurent peut-être que dans les circonſtances ils n'en avoient point d'autres à obſerver. Le Duc de Glocester fut averti que Mylady Nevill s'étoit dérobée de ſa maiſon. Il fit marcher ſur ſes traces. Sommerſet ne fut point reconnu dans ſon déguiſement; mais les Eſpions,

du Miniſtre lui ayant rapporté qu'elle étoit ſeule avec un homme, & qu'ils avoient découvert à des marques certaines que ce ne pouvoit être qu'un Amant, il en conçut aſſez de rage pour les vouloir immoler tous deux de ſa propre main. Il ſe fit eſcorter par des gens fidéles, & ſa fureur ſe ſoutint juſqu'au lieu où il comptoit de la trouver. Mais la nuit s'approchant déja, il apprit de quelques Payſans qui l'avoient vûe ſans la connoître, qu'elle avoit repris la route de Londres, ſur un de ces petits Batteaux qui viennent réguliérement des environs de la Ville à certaines heures du jour. Elle s'y étoit mêlée avec pluſieurs Paſſagers dont elle étoit ſûre de n'être pas connue, tandis que Sómmerſet qui avoit pris ſon chemin par terre, étoit allé donner ordre aux gens qui les ſervoient dans leur intrigue, de ſe tenir prêts à la recevoir à quelque diſtance du rivage. L'occaſion étoit ſi importante pour le Duc de Gloceſter, que ſon déſeſpoir redoublant de l'avoir manquée, il fit une diligence extraordinaire pour

retourner à Londres, dans l'espérance d'y être aussi-tôt que le Batteau, & de surprendre du moins les deux Amans lorsqu'ils en sortiroient. Il y fut en effet plutôt que Mylady Nevill, & s'étant approché du Batteau avec ses gens, ce fut assez pour lui d'apprendre du premier Battelier de quel lieu il étoit parti, pour ne pas douter que la proie qu'il cherchoit ne fût entre ses mains. Mais l'obcurité étoit si profonde, qu'il désespéra de pouvoir la distinguer. Ce fut le transport où ce nouvel obstacle le jetta, qui joint à l'utilité qu'il pouvoit tirer des ténébres pour se venger sans être reconnu, lui fit naître un dessein plus cruel encore que celui qui l'avoit fait partir. Il résolut de poignarder les deux objets de sa haine, dans le Batteau même où il les supposoit tous deux; & de peur que sa main ne se trompât dans l'obscurité, autant que pour ensevelir la connoissance d'une action si barbare, il prit le parti d'envelopper dans le même sort quatre où cinq Passagers qui se disposoient déja à sortir du

Batteau. L'ordre en fut auſſi-tôt donné à ſes gens. Il entra lui-même dans le Batteau, & le premier objet qu'il crut diſtinguer étant une femme qui lui parut miſe aſſez proprement pour lui perſuader que c'étoit Mylady Nevill, il lui enfonça ſon poignard dans le ſein, avec quelques reproches dont le ſens ne pouvoit être incertain pour elle. Le Ciel qui ſe préparoit à la ſauver par plus d'un miracle, permit qu'il ne lui échappât point un ſeul mot de ce qu'elle avoit entendu. La voix du Duc qu'elle reconnut en même tems, le déſordre affreux que ſes gens cauſerent en ſe précipitant ſur les Batteliers & ſur le reſte des Paſſagers allarmés, enfin, un pouvoir ſupérieur à la fortune, qui la deſtinoit à quelque choſe de plus heureux que tout ce que le Duc s'imaginoit lui arracher par la mort, lui inſpirerent la penſée de ſe précipiter dans la Tamiſe, ou plutôt la forcerent de s'y jetter ſans réfléxion. Elle fut entraînée par les flots, tandis que les gens du Duc achevoient leur cruelle exécution.

Il avoit trouvé ſi peu de réſiſtance contre une attaque ſi imprévûe, qu'à l'exception de quelques cris qui furent étouffés auſſi-tôt dans le ſang de ces malheureux Paſſagers, il ſe crut ſûr que rien n'avoit été capable de le trahir. Cependant, il eut la précaution de faire couler à fond le Batteau, dans lequel il n'auroit pas été facile d'effacer les traces ſanglantes de ſa fureur. Avec la même prudence, il fit charger les Cadavres de pierres, pour les précipiter plus ſûrement au fond de la riviére. C'eſt de ſa confeſſion même que les Hiſtoriens ont recueilli le détail de toutes ces circonſtances, lorſqu'il fut forcé à cet aveu par des accuſations auſquelles il n'eut rien à répliquer. La juſtice qu'ils lui rendent eſt que ſon caractére ne le portoit point à la violence, & que dans les occaſions où il avoit la liberté de ſuivre le panchant de ſon coeur, il prenoit plaiſir à ſe faire aimer par ſes bienfaits; mais regarderoit-on l'amour & la jalouſie comme des paſſions dangereuſes, ſi elles n'étoient capables

de changer les meilleures inclinations, & de les porter quelquefois aux plus cruels excès?

C'étoit par ménagement pour le Public que le Duc de Glocester avoit apporté tant de soins à déguiser son crime, car dans le dégré de puissance dont il jouissoit alors, il n'avoit rien à redouter de ses ennemis ni de la rigueur des Loix. Aussi ne se fit-il pas presser longtems par le Comte de Salisbury, pour lui apprendre le sort de sa fille, & son témoignage suffisant au Comte pour ne pas douter qu'elle ne se fût deshonorée par une honteuse foiblesse ils convinrent ensemble que cette catastrophe demeureroit secrete, & qu'on attribueroit sa mort à quelqu'accident naturel. Le Duc de Sommerset l'ignora lui-même, & n'ayant pu rien apprendre de ses gens qui avoient passé inutilement une partie de la nuit dans une rue voisine de la riviére, il se vit contraint, après mille recherches infructueuses, de dévorer le mortel chagrin qui le consuma pendant plusieurs années.

Cependant, Mylady Nevill avoit roulé au hazard dans la riviére, car c'étoit moins l'espérance de se sauver par cette voie, que sa crainte à la vûe d'un péril encore plus pressant, qui lui avoit fait prendre une résolution si téméraire. La coëffure & les habits des femmes étoient alors d'une forme si bizarre en Angleterre, que les deux côtés de la tête étant comme armés de deux voiles, & la Robe enflée par un large Vertugadin, elle fut soutenue heureusement sur la surface de l'eau jusqu'au-delà du Pont de Londres, où la disposition naturelle du lieu a formé de tout tems un Port commode. Elle suivoit le courant de la riviére, dans le tems que le Capitaine d'un Vaisseau Normand le traversoit dans sa Chalouppe, pour aller passer la nuit à bord. A la lumiére d'une lanterne dont il s'éclairoit, il apperçut une femme, qui ne pouvoit éviter de périr sans son secours; il n'eut pas de peine à la sauver d'un si grand péril, & l'ayant portée dans son Vaisseau, il reconnut bientôt à mille marques qu'il

n'avoit pas rendu ce ſervice à une perſonne ordinaire. Elle revint à elle à force de ſoins, & retrouvant aſſez de préſence d'eſprit pour ne laiſſer rien échapper qui pût faire connoître ſa naiſſance & ſon avanture, elle ne s'apperçut pas plutôt qu'elle avoit l'obligation de ſon ſalut à un Capitaine François, qu'elle réſolut de s'en faire une reſſource dans ſon malheur. Une extrémité ſi terrible étoit un remède aſſez puiſſant contre l'amour. Oubliant le Duc de Sommerſet, & ne penſant qu'à mettre ſa vie en ſûreté, elle engagea le Capitaine à la tenir cachée juſqu'à ſon départ, pour la conduire en France avec lui. Leur voyage ſe fit heureuſement. Marguerite Stuard arrivoit à Paris dans le même tems, pour aller épouſer le Dauphin. La rencontre de cette Princeſſe fut une nouvelle faveur du Ciel pour Mylady Nevill. Sans lui faire l'aveu de ſa foibleſſe pour le Duc de Sommerſet, elle lui fit un récit ſi touchant de ſon infortune, qu'elle obtint avec ſa compaſſion & ſon amitié la liberté

de vivre auprès d'elle ſous un déguiſement qui trompa toute la Cour de France.

La Reine Marguerite n'avoit pas douté, en recevant cette confidence à Abbeville, qu'une ſi odieuſe action du Miniſtre d'Angleterre ne ſervît quelque jour au deſſein qu'elle avoit déja formé de le détruire ; ſans compter l'eſpérance qu'une Maiſon auſſi puiſſante que celle des Nevills n'auroit pas beſoin d'autre motif pour s'attacher à elle, & pour entrer ardemment dans ſes intérêts. Elle avoit voulu ſe donner le tems d'obſerver la diſpoſition des eſprits, & de ménager celui du Roi, avant que de s'ouvrir au Comte de Salisbury. Mais la mort de la Ducheſſe de Sommerſet, qui arriva dans cet intervalle, lui fit croire que les délais étoient inutiles à l'égard du Duc. Il lui parut impoſſible qu'il n'eut pas conſervé un ſouvenir aſſez tendre de Mylady Nevill, pour ne pas regarder comme le plus grand bonheur de ſa vie de la retrouver dans un tems où il pouvoit ſe livrer à toute l'inclination qu'il avoit eue

pour elle ; & peut-être fut-elle sollicitée par Mylady même, qui ne s'étoit pas retrouvée proche d'un homme qu'elle avoit tant aimée, sans avoir senti renaître toute l'ardeur de sa passion.

Il ne falloit pas beaucoup de mesures pour apprendre au Duc une nouvelle qui devoit le combler de joie. Marguerite s'étant réservée à elle-même cette satisfaction, le fit avertir de se rendre secrétement auprès d'elle, & sans lui faire acheter ses éclaircissemens trop cher, elle lui raconta naturellement ce qu'il avoit à espérer de sa bonté, s'il étoit capable de prendre quelqu'attachement pour ses intérêts. Elle eut bien moins de peine à tirer de lui toutes les promesses dont elle faisoit dépendre son bonheur, qu'à le persuader de la vérité de ce qu'il avoit entendu. Il étoit encore passionné pour la mémoire de Mylady Nevill, qu'il croyoit morte. Qu'étoit-ce de la trouver non-seulement vivante, mais si proche de lui, qu'on lui promettoit de la faire paroître au même moment ? Après avoir juré à la

Reine un dévouement aveugle ; & contre le Miniſtre une affreuſe haine, qui ne s'éteindroit jamais que par la plus cruelle vengeance, il la conjura de ne pas différer un moment à lui rendre le ſeul objet pour lequel il vouloit vivre. Elle y conſentit, mais ce fut à des conditions fort dures, auſquelles il ne balança pas néanmoins à ſe ſoumettre. La premiére fut qu'après l'avoir vûe une ſeule fois, pour s'aſſurer de la vérité de ſon avanture & de la perſévérance de ſes ſentimens, il renonceroit à la voir juſqu'à la chûte du Duc de Glocester. Elle vouloit ſoutenir par cette contrainte l'ardeur dont elle le voyoit enflammé. La ſeconde condition qu'elle lui impoſa, fut qu'il feindroit d'être mal avec elle-même, auſſi long-tems qu'elle le jugeroit néceſſaire pour le ſuccès de leurs vûes communes ; enfin, qu'après avoir engagé tous ſes amis dans le projet d'abaiſſer la puiſſance du Miniſtre, il ſe chargeroit de porter au Parlement les plaintes de la Nation contre l'abus que le Duc de Gloceſter faiſoit de l'autorité du Roi.

La derniére de ces Loix auroit paru la plus révoltante à un homme du caractére de Sommerset, s'il eût été capable de trouver quelque chose de difficile après s'être soumis à la premiére. D'ailleurs, le désir de la vengeance le possedoit déja autant que tous les feux de l'amour. Quoiqu'il eut fait profession jusqu'alors de quelqu'attachement pour le Ministre, il s'engagea à sa ruine par les plus redoutables sermens, & les promesses de grandeur dont la Reine crut lui faire un autre motif, lui parurent indignes des deux puissans intérêts qui échauffoient son cœur. Il vit Mylady Nevill avec des transports qui ne peuvent être représentés. Elle les partagea, & ce spectacle charma la Reine. Mais plus sensible à l'ambition qu'à la tendresse, elle les interrompit bientôt pour proposer à Sommerset, sur qui elle faisoit désormais autant de fond que sur le Marquis de Suffolck, de pressentir les dispositions du Comte de Salisbury pour sa fille. Autant qu'elle prévoyoit d'avantages à s'attacher ce Seigneur & le

Comte de Warwick son fils, autant craignoit-elle d'y trouver de difficulté, par l'étroite liaison qu'ils avoient conservée avec le Duc de Glocester. L'intérêt d'une fille dont on leur avoit représenté la conduite avec les plus noires couleurs, avoit été sacrifié par le Comte à la fortune de son fils. Il avoit approuvé son cruel châtiment, & la Reine se formoit une idée terrible d'un pere qui avoit oublié si facilement les droits de la nature.

Cependant, Sommerset entreprit de lui faire cette conquête, & se flatta d'autant plus d'y réussir, qu'ayant déja formé dans son cœur la résolution d'épouser sa fille, il comptoit que l'aveu qu'il pensoit à lui faire de son commerce avec elle, & du dessein où il étoit de le réparer par un mariage éclatant, lui serviroit de prétexte pour revenir aux sentimens paternels. Mais à force de précautions, la Reine manqua le seul moyen qui pouvoit assurer son dessein. La crainte de se commettre imprudemment en faisant au Comte l'ouverture de toutes ses

vûes avant que de connoître ses sentimens pour sa fille, lui fit recommander soigneusement au Duc de Sommerset de lui cacher tout ce qui avoit rapport à ses projets de gouvernement; & pour séduire un ambitieux qui n'avoit sacrifié sa fille au Ministre que dans l'espérance d'élever sa fortune, il falloit commencer au contraire par flatter son ambition, pour lui faire reprendre les sentimens qu'il devoit à sa fille.

Sommerset ne laissa point d'employer toute son adresse à cette entreprise. Il vit le Comte. Il lui apprit que le bruit qui s'étoit répandu de la mort de Mylady Nevill étoit un bruit faux, qui se trouvoit heureusement détruit par des nouvelles certaines de sa vie & de sa santé; & profitant de la surprise où ce discours le jettoit, il continua de lui raconter la part qu'il avoit eue à l'infortune de sa fille par des excès de tendresse ausquels il confessa qu'elle n'avoit point été insensible. Sans lui apprendre qu'elle fût revenue en Angleterre, & sans lui déclarer même qu'il fût informé de

la barbarie du Duc de Glocefter, il justifia fa fuite par la répugnance qu'elle avoit eue pour un mariage qui bleffoit fes inclinations; & fa conduite, par la sainteté de l'azyle qu'elle s'étoit procuré en France, fous la protection & dans le Palais même de la Dauphine. Enfin, remerciant le Ciel de fe trouver libre par la mort récente de fa femme, il ne fit pas difficulté de demander au Comte la permiffion d'époufer Mylady Nevill, & il joignit à cette priére tout ce qui pouvoit le perfuader du prix qu'il attachoit à fon alliance.

Sa penfée étoit, qu'après avoir réveillé les fentimens de la nature dans le cœur du Comte, & l'avoir difpofé par fa propofition à rendre fes bonnes graces à fa fille, il lui feroit aifé de l'irriter contre le Miniftre, en lui apprenant à quel excès il s'étoit porté contre une femme fur laquelle il n'avoit encore aucun droit. Mais un caractére auffi infléxible que le Comte n'étoit pas capable de revenir aifément de fes préventions C'eft l'opinion la plus

favorable qu'on puisse prendre de sa réponse. Loin de paroître attendri de ce qu'il venoit d'entendre, ou d'être satisfait des offres du Duc, il laissa échapper un torrent d'iujures contre sa fille, & protestant qu'il prenoit aussi peu d'intérêt à sa vie qu'à sa fortune, il jura que s'il souhaitoit de la revoir, c'étoit pour la punir d'une main plus sûre que celle du Duc de Glocester.

C'en étoit trop pour Sommerset, qui connoissoit l'opiniâtreté de ce farouche vieillard. Il le quitta sans s'ouvrir davantage, en le priant de faire attention seulement que dans les idées où il étoit, son propre honneur l'obligeoit au silence. La Reine fut extrêmement sensible aux refus que le Duc de Sommerset avoit essuyés. Elle désespéra de réussir mieux qu'un homme à qui l'amour avoit servi d'éguillon, & qui souffroit beaucoup plus qu'elle de n'avoir rien obtenu. Mais en faisant cette réfléxion, il lui échappa encore que c'étoit par d'autres voies que le Comte de Salisbury devoit être tenté. Elle le reconnut trop tard,

tard, & dans un tems où ce Seigneur se repentit peut-être lui-même de ne pouvoir réparer le tort qu'ils avoient eu l'un & l'autre.

Il lui restoit à gagner le Duc d'Yorck, dont la naissance & les qualités brillantes devoient être d'un grand poids dans le parti qu'il embrasseroit. Elle n'ignoroit point les vûes qu'il avoit eues sur elle; mais il étoit à présumer que la prudence les avoit étouffées comme la politique les avoit fait naître, & ce n'étoit pas sur un fondement si foible qu'elle se flattoit d'acquérir quelqu'ascendant sur son esprit. Suffolck, à qui elle proposa d'employer son habileté pour lui faire un si illustre Partisan, lui représenta avec beaucoup de sagesse, que si elle avoit quelque chose à désirer, c'étoit de pouvoir entretenir le Duc dans le repos auquel il paroissoit se borner, & d'éviter également de lui donner trop de part à sa confiance, ou de s'en faire un ennemi. La haine d'un Prince qui ne connoissoit que trop ses avantages, & qui auroit joint aux droits de la

Maison d'Yorck quelque juste sujet de ressentiment qui auroit pu réveiller ses prétentions & son courage, étoit non-seulement ce qu'il y avoit de plus redoutable pour la tranquillité de son regne, mais un obstacle presqu'infaillible au grand dessein qu'elle brûloit d'exécuter. Il ne falloit pas mettre le Roi dans la nécessité de revenir à son oncle pour l'opposer aux entreprises d'un Rival contre lequel il ne supposeroit jamais qu'elle eût assez de ressources & de fermeté pour le défendre. D'un autre côté, s'il paroissoit qu'elle ne pouvoit choisir un meilleur appui contre le Ministre, elle devoit comprendre que c'étoit changer seulement d'esclavage, & que le Duc lui feroit payer bien cher le secours qu'il lui auroit accordé; pourvu même qu'il ne se prévalût point des avantages qu'il ne manqueroit pas d'en tirer, pour oublier bientôt qu'il avoit un Maître, & pour se souvenir qu'il avoit d'autres fruits à prétendre de ses services. Elle se rendit à la force de ce conseil, & le parti de la simple politesse

auquel elle ſe réduiſit avec le Duc lui auroit réuſſi conſtamment, ſi d'autres intrigues n'avoient porté dans la ſuite cet eſprit inquiet à des réſolutions violentes.

Cependant, tout ſembloit ſe réunir pour avancer naturellement l'ouvrage auquel on apportoit tant d'efforts & de ſoins. Le Roi pénétré des derniers conſeils de Marguerite, ne voyoit plus ſon Miniſtre qu'avec des marques de froideur & d'embarras, qui ne purent échapper long-tems aux yeux du Public. Il affectoit de condamner tout ce qui avoit paſſé par ſes mains, & paroiſſant réſolu de prendre lui-même la conduite de ſes affaires, il entreprenoit fort ſouvent ce qu'il n'auroit point été capable d'exécuter ſi la Reine ne s'étoit toujours préſentée à propos pour le délivrer de la meilleure partie du fardeau. C'étoit dans ces occaſions qu'elle ne manquoit point de lui faire remarquer combien il eſt à déſirer pour un Roi, de partager ſes ſoins avec une perſonne aſſez à lui pour le ſoulager ſans lui dérober ſa gloire.

Il sortoit de son cabinet avec autant de complaisance dans son ouvrage, que s'il eût rétabli l'ordre & la paix dans le monde entier. On n'auroit osé vanter devant lui le travail du Ministre, parce qu'il auroit paru choqué d'une comparaison si offensante. Ainsi la faveur du Duc de Glocester baissoit de jour en jour, & l'autorité de la Reine augmentoit à proportion qu'elle se rendoit nécessaire à la vanité de son mari. Elle se persuada enfin que l'empire qu'elle avoit gagné sur lui par ce foible, ne lui laissoit plus rien à redouter; & c'étoit à ce point qu'il lui tardoit de se voir, pour tirer tout le fruit qu'elle avoit espéré de son adresse.

Sommerset, chargé d'un Mémoire où elle avoit recueilli tous les reproches qu'on avoit faits au Duc depuis son administration, se présenta un jour à la porte du cabinet du Roi, dans le tems qu'elle y étoit à travailler avec ce Prince, & que le Duc venoit d'y être appellé sous quelque prétexte. Quoiqu'il se fût fait annoncer pour une

affaire de la derniére importance, & que l'air dont il se présenta au Roi répondît à ce début, il affecta une surprise extrême en appercevant le Ministre, & feignant aussitôt de se retirer, il s'excusa sur l'espérance qu'il avoit eue de trouver le Roi seul. La Reine lui donna ordre de demeurer, en lui représentant qu'il y devoit mettre peu de différence, puisqu'il ne trouvoit avec lui qu'elle & son Ministre. Ayant reçu le même ordre de la bouche du Roi, il parut s'exciter à la hardiesse, comme s'il eût été pressé, par un grand intérêt, de révéler promptement ce que d'autres raisons l'obligeoient à cacher dans une conjoncture qu'il n'avoit pas prévûe ; & sans faire attention plus long-tems au Ministre, il offrit son Mémoire au Roi, en lui disant qu'un Sujet de sa sorte n'étoit point capable d'une fausse crainte, lorsqu'il étoit question du service de l'Etat & de la gloire de son Maître. Il ajoûta que son Mémoire contenant des accusations de la derniére importance contre le Duc de Gloce-

ſter, il n'étoit pas fâché qu'il ſe trouvât préſent, pour y reconnoître ſes crimes, ou pour s'en juſtifier.

L'embarras de Henri auroit peut-être fait manquer le ſuccès de cette ſcéne, ſi Marguerite affectant de s'allarmer pour la ſûreté de ſon mari & pour celle du Royaume, n'eût ſaiſi elle-même le Mémoire, & n'eût impoſé ſilence au Duc, qui prenoit déja le Ciel à témoin de ſon innocence. Liſons, reprit la Reine. Le Mémoire contenoit un grand nombre d'articles, dont le plus important & celui qui ſervoit de prétexte à l'empreſſement du Duc de Sommerſet, regardoit la Guyenne. Il s'y étoit fait un ſoulevement contre le Gouvernement Anglois par les intrigues du Comte d'Armagnac, qui cherchoit à ſe venger du mépris que l'Angleterre avoit fait de ſa fille. La part que le Duc de Glocester avoit eu au projet de cette alliance le faiſoit ſoupçonner d'être entré dans le reſſentiment du Comte, & depuis la diminution de ſa faveur, ſes ennemis l'accuſoient ou-

vertement de penser à se faire un Etat indépendant dans cette Province. Mais comme il ne paroît par aucun témoignage que cette accusation ait jamais été prouvée, il y a beaucoup d'apparence qu'on ne commençoit par cet article que pour donner plus de considération à ceux qui le suivoient, comme on s'étoit promis que les preuves dont on étoit en état d'appuyer les autres, pourroient communiquer plus de vraisemblance au premier. Entre plusieurs Chefs qui regardoient l'infraction des loix du Royaume, & l'abus de l'autorité du Roi dans le cours d'une longue administration, on avoit peint des plus horribles couleurs le meurtre d'Anne Nevill; & quoiqu'on feignît d'en ignorer les principales circonstances, on insistoit sur le fond de cette cruelle avanture comme sur une barbarie sans exemple. Le Duc de Glocester fut d'abord frappé de cette imputation; mais se rassurant aussi-tôt par l'aveu qu'on faisoit d'en ignorer les circonstances, il protesta, comme il avoit fait à cha-

que article, qu'on faisoit un tort cruel à son innocence. La Reine continua de lire, sans mêler la moindre réfléxion à sa lecture, tandis que le Roi troublé de ce qu'il entendoit, osoit à peine lever les yeux sur l'accusé. Enfin, après cette odieuse énumération, Marguerite paroissant peser les faits & le desaveu du Duc, se tourna vers son mari : Comme il seroit dur, lui dit-elle, de condamner le Duc de Glocester sans lui accorder la liberté de se défendre, il seroit aussi trop imprudent de négliger des accusations si graves. On ne peut soupçonner le Duc de Sommerset de les faire au hazard. Ainsi le devoir de Votre Majesté est d'en attendre les preuves. Ce discours étant concerté, Sommerset ne balança point à répondre qu'il étoit prêt à les produire. Il offrit le choix de celles, par lesquelles il plairoit au Roi de commencer. Hé bien, reprit la Reine, en avez-vous d'assez fortes pour vérifier ce meurtre affreux dont vous accusez le Duc? C'étoit donner de fausses espérances de protection au Mini-

ſtre, qui ſe ſouvenant de l'aveu qu'on avoit fait d'ignorer les principales circonſtances de cette accuſation, ſe figura que la Reine ne demandoit la preuve de cet article que pour lui donner plus de facilité à ſe défendre. Il s'en applaudit d'autant plus que s'il y avoit d'autres Chefs ſur leſquels il ne fut pas moins coupable, c'étoit de tous ſes crimes celui qu'il croyoit le plus à couvert. Cependant, le Duc ayant demandé la permiſſion de ſortir un moment, revint preſqu'auſſitôt, accompagné de Mylady Nevill, qui s'étoit miſe en longs habits de deuil.

Quoiqu'à l'âge où elle étoit, un intervalle de quelques années eût mis beaucoup de changement dans ſa taille & dans ſa figure, le Duc de Gloceſter avoit encore ſon image trop préſente pour ne pas la reconnoître aiſément. Un ſpectre ſorti de fond de l'abîme pour l'y entraîner après lui, n'auroit pas jetté plus de frayeur dans ſon ame, ni répandu plus de conſternation ſur ſon viſage. Il ſe leva avec différentes mar-

ques de ſon agitation. Cependant, Mylady Nevill ſe jettant aux pieds du Roi, lui fit un diſcours touchant, dans lequel la cruauté du Duc, le ſecours du Ciel qui avoit pris ſoin de la ſauver du poignard, & des flots de la Tamiſe, ſa fuite en France & tout le reſte de ſes avantures fut expoſé. Si elle avoit tardé ſi long-tems à faire entendre ſes cris pour demander juſtice au Ciel & à la Terre, c'eſt que dans le dégré de puiſſance où étoit le Duc, elle avoit encore appréhendé de trouver ſon Juge dans un ennemi ſi cruel. Elle avoit attendu que Sa Majeſté eût pris les rènes de l'Etat, & comptant ſur la protection d'un Prince ſi équitable, elle étoit venue de France, auſſi-tôt qu'elle s'étoit flattée de pouvoir rentrer en Angleterre ſans retomber dans le ſort qu'elle avoit eu le bonheur d'éviter.

Il eſt certain que foible & timide comme Henri l'étoit naturellement, il falloit une ſcéne de cette nature pour le faire ſortir de ſon irréſolution. Tout ce qui ne ſe ſe-

roit point passé devant ses yeux n'auroit par fait assez d'impression sur son esprit ; & dans le moment même qu'il étoit excité par un spectacle si présent, à peine osoit-il ouvrir la bouche pour adresser quelque reproche ou pour faire quelqu'interrogation à son oncle. La Reine y suppléoit par des questions pressantes, qui forcerent le Duc à l'aveu particulier de son crime. Mais soit qu'elle crût avoir fait assez en tirant de lui cette confession, soit qu'elle se défiât de la preuve des autres Chefs, elle interrompit son entreprise pour représenter au Roi qu'une affaire si importante devoit être examinée dans une autre forme, & demandoit la prompte convocation d'un Parlement. Le Duc de Glocester eut la liberté de se retirer. Ceux qui ont été surpris qu'elle ne l'eût point fait arrêter sur le champ ont prétendu que n'en voulant point à sa vie, elle avoit souhaité qu'il profitât de cet intervalle pour quitter secrétement l'Angleterre ; & si le Duc étoit coupable de tous les excès qu'on lui

reprochoit dans le Mémoire, il est assez surprenant qu'il n'ait point pensé à se mettre à couvert par la fuite. Mais comme les autres Chefs d'accusations sont demeurés incertains par le silence des Historiens, on peut s'imaginer que ne se reconnoissant point d'autre crime que celui qu'il avoit confessé, il espéroit le faire passer pour un transport de jalousie dont la justification pouvoit dépendre des preuves qu'il auroit apportées de l'infidélité de Mylady Nevill, & qu'il aima mieux faire tête à cette accusation, au risque de périr en se défendant, que de faire croire par sa fuite qu'il passoit condamnation sur toutes les autres.

Quoiqu'il en soit, le Roi en ayant remis la discussion & le Jugement à l'assemblée de son Parlement, qui fut convoqué à Edmundbury, fit avertir le Duc de s'y rendre pour répondre à ses accusateurs. Cette maniére extraordinaire de procéder venoit peut-être encore de la Reine, qui vouloit lui laisser le tems d'ouvrir les yeux sur la nécessité où

elle le croyoit de fuir ; mais l'expliquant ſans doute autrement, ou ne s'imaginant pas du moins qu'après être ſorti libre du cabinet du Roi, il dût appréhender d'être ſi tôt arrêté, il s'obſtina à demeurer tranquille dans ſa maiſon. Cette ſécurité fit naître d'autres allarmes à la Reine & au Duc de Sommerſet. Ils commencerent à ſe défier de l'aſcendant qu'une longue habitude lui avoit donné ſur l'eſprit du Roi. La foibleſſe de ce Prince leur fit craindre quelque retour de bonté, qui étoit capable de leur faire perdre tout le fruit de leurs peines. Ils lui repréſenterent qu'après l'aveu que le Duc de Gloceſter avoit fait d'un crime odieux, il ne convenoit pas qu'il parût au Parlement avec l'air d'un accuſé dont l'innocence étoit douteuſe. La réſolution de l'arrêter fut priſe ſur leurs inſtances, & l'exécution confiée au Vicomte de *Beaumont*, Lord Connétable d'Angleterre. Le Duc reconnut trop tard qu'il avoit manqué de prudence, & il ne put s'empêcher, en remettant ſon épée au Vicomte, de lui dire avec un

profond ſoupir; que ſes ennemis avoient prévalu ſur la bonté du Roi ſon neveu.

Le Marquis de Suffolck n'avoit pas eu moins de part que le Duc de Sommerſet à cette intrigue, quoique la Reine eût ſouhaité qu'il ne parût pas s'y mêler. Dans le deſſein où elle étoit de le faire ſucceder au Miniſtre pour gouverner l'Etat ſous ſes ordres, elle ne vouloit pas qu'on pût le ſoupçonner d'avoir contribué à ſa ruine, & c'étoit un ménagement qu'elle croyoit devoir au Peuple, à qui elle ſçavoit que le Duc étoit aſſez cher pour en être vivement regretté. Cependant, comme Suffolck paſſoit pour le confident de cette Princeſſe, & qu'il avoit été employé non-ſeulement pour la négociation de ſon mariage, mais encore pour la ceſſion des deux Provinces, qu'il avoit été chargé de remettre lui-même au Roi de Sicile; il n'y eut perſonne qui ne fît retomber ſur lui la diſgrace du Duc de Glocester, & qui ne le regardât d'avance comme le ſucceſſeur que la Reine deſtinoit à cet infortuné Miniſtre. Le

Duc de Sommerfet, à qui l'amour avoit fait méprifer les interprétations du Public, fut affez heureux pour être excufé dans l'efprit de la multitude, par fon caractére, qui le rendant extrêmement jaloux de la gloire & des intérêts de la Nation, pouvoit l'avoir porté trop aifément à s'allarmer du projet ambitieux qu'on attribuoit au Miniftre; & fa facilité même à fe laiffer gagner par cette crainte, paffa pour l'effet des artifices de Suffolck, & ne fervit qu'à le rendre plus odieux. Ces bruits, que Sommerfet ne put ignorer, l'exciterent peut-être à pouffer la vengeance de Mylady Nevill beaucoup plus loin qu'il n'eût ofé, s'il eût eu le Jugement & la haine du Public à redouter.

Le Duc de Glocefter avoit été conduit à la Tour, & n'efpérant plus de faveur après une démarche fi éclatante, il s'occupoit à préparer fa défenfe. On ne l'avoit point refferré avec tant de rigueur qu'on lui eût interdit la vûe de fes parens & de fes amis. Il tomba dans l'efprit à Sommerfet, que pour réta-

un homme qu'il ne pouvoit prendre effectivement que pour un ennemi déclaré. L'infidélité de Mylady Nevill se trouvoit vérifiée par sa bouche, & c'étoit à quoi il avoit appréhendé de ne pouvoir parvenir pour justifier l'excès de ses anciennes fureurs. Il découvroit même dans son accusateur un Rival intéressé à sa perte, & qu'il lui étoit aisé par conséquent de rendre suspect à ses Juges. Enfin, la joie de se voir fournir des armes pour se défendre, par ceux qui avoient conspiré sa ruine, l'espoir de s'en servir heureusement contre eux-mêmes, l'indignation de se voir encore insulté par des offres qui lui parurent une nouvelle trahison, que dirai-je? la haine qu'il devoit à son Délateur, & peut-être un reste de fureur jalouse, ne lui laisserent pas assez de liberté d'esprit pour déguiser ses projets de vengeance, & pour modérer l'excès de son ressentiment. Il reçut la proposition de Sommerset comme un outrage, & le traitant lui-même avec la derniére fierté, il lui promit de ne rien ménager pour sa défense, comme on n'avoit

rien épargné pour le perdre par d'indignes accusations. Sommerset se fit répéter plusieurs fois cette menace ; & le voyant obstiné à n'en rien relâcher, il se jetta sur lui, le terrassa, & le fit étrangler en sa présence par quelques personnes apostées pour le soutenir. Ensuite, l'ayant fait mettre fort soigneusement dans son lit, il se retira aussi secrétement qu'il étoit entré, par le soin d'un Officier de la Tour qui l'avoit introduit avec ses gens.

Une exécution si violente avoit sans doute été prévûe, & l'on ne se figurera point que le Duc de Sommerset, qui avoit vécu jusqu'alors dans l'éloignement des affaires, & dont le crédit étoit si récent, eût osé s'abandonner si témérairement à la vengeance de Mylady Nevill, sur un Prince du Sang qui étoit l'oncle du Roi, & jusqu'alors l'héritier présomptif de la Couronne, s'il ne s'étoit cru bien assûré de l'approbation de la Reine, & s'il n'eût peut-être agi par ses ordres. Les accusations intentées contre le Duc de Glocester jettoient

cette Princesse dans une vive inquiétude. Il étoit incertain comment elles seroient reçues au Parlement, & si elles paroîtroient appuyées par d'assez fortes preuves. En supposant que la foiblesse des témoignages & la faveur du Peuple fissent triompher le Duc, n'étoit-il pas à craindre que son autorité ne reprît de nouvelles forces par l'impuissance des efforts qu'on auroit faits pour l'abattre ? & ne pouvoit-il pas se rendre d'autant plus redoutable qu'il auroit tout à la fois à confirmer son pouvoir & à venger ses injures ? C'étoit finir la querelle d'un seul coup, & la violence même qu'on employoit pour s'en défaire, devenoit un sujet d'épouvante pour ses Partisans. Aussi la Cour garda-t-elle un profond silence sur cette tragique avanture. On laissa au Peuple la liberté de plaindre un Ministre qu'il aimoit ; & la Reine ne parut faire aucune attention aux emportemens de la douleur publique. Elle permit que le corps du Duc fût exposé pendant plusieurs jours, pour faire foi qu'il

n'avoit aucune blessure, & que s'il n'étoit pas mort par un accident naturel, il falloit qu'il se fût ou empoisonné ou étouffé lui-même, comme on avoit pris soin d'en répandre le bruit. En effet, la douleur du Peuple prit le change pendant quelque tems, & cette indifférence apparente de la Cour réussit mieux à le calmer que n'auroit fait tout autre artifice.

Mais on ne s'étoit pas porté à des extrémités si violentes pour n'en tirer aucun fruit. La Reine prit ouvertement l'administration des affaires ; & pour remplir les vûes qu'elle avoit sur le Marquis de Suffolck, elle commença par le faire créer Duc. Trop d'impatience à le combler ainsi de faveurs, fut encore une faute qu'elle eut à se reprocher. Les soupçons du Peuple se réveillerent, en voyant traiter avec cette distinction celui qu'on regardoit depuis long-tems comme l'ennemi particulier du Ministre. On ne douta point que ce ne fût le prix de sa mort, & la haine contre Suffolck, qui étoit déja extrême depuis la ces-

ſon de l'Anjou & du Maine, redoubla jusqu'au point de lui attirer dans les rues de Londres plusieurs insultes qu'il prit le parti de diſſimuler.

Le Duc de Sommerſet, par tant de complaiſance & de zéle pour les volontés de la Reine, ne s'étoit propoſé juſqu'alors que de ſe rendre heureux avec Mylady Nevill, & cette paſſion qui l'occupoit uniquement, lui avoit fait fermer les yeux ſur tous les dangers auſquels il s'étoit expoſé. Mais voyant avec quelle ardeur le reſſentiment du Peuple s'étoit ranimé, & ne doutant point que tôt ou tard on ne découvrît que la mort du Duc étoit ſon ouvrage, il crut que ſa ſûreté l'obligeoit de s'éloigner pour quelque tems de l'Angleterre. Il ne demanda à la Reine, pour récompenſe de ſes ſervices, que la permiſſion d'aller épouſer Mylady Nevill en Normandie: Avec les inclinations philoſophiques auſquelles il n'avoit pas encore renoncé, ſon deſſein étoit d'y mener une vie tranquille dans le ſein de l'amour & de l'oiſiveté. Mais la Reine qui le connoiſ-

soit mieux qu'il ne se connoissoit lui-même, & qui lui avoit découvert un fond d'esprit & de hardiesse dont elle avoit d'autres avantages à recueillir, ne consentit point au désir qu'il marquoit d'abandonner les affaires. Elle lui proposa de se charger de la Régence de France, qui avoit été confiée depuis quelque tems au Duc d'Yorck. C'étoit une entreprise dangereuse, mais qui le paroissoit encore moins à cette Princesse, que l'aveugle confiance avec laquelle on avoit abandonné au Duc d'Yorck un Poste de cette importance. Quoiqu'elle n'eût osé s'y oppofer, dans un tems où elle avoit encore à craindre de s'en faire un ennemi, elle se souvenoit de l'avis de Suffolck, qui lui avoit fait appréhender également d'accorder trop de puissance au Chef d'une Maison redoutable à celle de Lancastre. D'ailleurs, le moyen le plus certain d'assurer son autorité, étoit d'avoir en France un Régent qui fût dévoué à ses ordres; & les droits qu'elle avoit acquis sur le Duc de

Sommerſet étoient des garants perpétuels de ſa fidélité.

Mais rien ne l'attacha tant à cette réſolution que les derniers conſeils du Cardinal de *Winchester*, Prince de la Maiſon Royale de Lancaſtre. Ce Prélat, le plus riche & le plus voluptueux de ſon ſiécle, avoit balancé pendant toute ſa vie le pouvoir du Duc de Glocester ſon neveu. Ses richeſſes & la dignité de Grand-Chancelier dont il étoit revêtu, lui avoient fait dans l'Etat un parti ſi conſidérable, qu'ayant été chargé pluſieurs fois des plus odieuſes accuſations par le Miniſtre, il s'étoit toujours relevé avec aſſez de bonheur & d'éclat pour faire trembler ſon accuſateur, en l'expoſant à ſon tour aux mêmes craintes & aux mêmes dangers. Leur haine étoit venue d'une paſſion déréglée qu'ils avoient eue l'un & l'autre pour Eléonor *Cobham*, fille de qualité, auſſi dangereuſe par ſa beauté que par ſes artifices. Après les avoir long-tems trompé tous deux, elle s'étoit livrée abſolument au Cardinal

nul lorsqu'elle avoit vû le Duc de Glocester épouser *Jacqueline* de Brabant. Mais les difficultés que le Duc trouva dans son mariage l'ayant obligé de se soumettre à la Sentence du Pape, qui le déclaroit nul, elle forma des espérances plus ambitieuses & les ménagea si adroitement, qu'elle mit enfin le Duc de Glocester dans la nécessité de l'épouser. La tendresse du Cardinal se changea en haine après cette trahison, & ses projets de vengeance se tournerent également contre la Duchesse & contre son neveu. Il fut servi si fidélement par ses Espions, qu'ayant appris que la Duchesse, par une curiosité assez ordinaire aux femmes, avoit de fréquentes conférences avec un Prêtre qui passoit pour Nécromantien, & avec une femme qui avoit la réputation d'être Sorciére, il engagea plusieurs personnes à former contre elle une accusation de haute trahison. On lui imputa d'avoir composé avec ces deux confidens une image de cire, qui représentoit le Roi, dans l'espérance qu'en la faisant fondre par dégrés,

les forces du Roi diminueroient insensiblement, & qu'il perdroit enfin la vie aussi-tôt que l'image seroit entiérement fondue. Le dessein qu'on attribuoit à la Duchesse étoit de faire tomber la Couronne sur la tête de son mari, & comme on ne pouvoit supposer qu'elle eût formé ce projet sans sa participation, on espéroit d'envelopper le Duc dans le crime & dans le châtiment. La Duchesse avoua qu'elle avoit prié le Prêtre & la femme de lui composer un Philtre, propre à fixer l'inconstance de son mari. Mais quoique cet aveu n'eût rien de commun avec l'attentat dont elle étoit accusée, le Cardinal avoit pris des mesures si infaillibles, que le Prêtre fut condamné à être pendu, la femme à être brûlée, & la Duchesse à faire amande honorable dans l'Eglise de Saint Paul, & à être renfermée dans une prison perpétuelle. Une mortification si sanglante pour le premier Prince du Sang, qui avoit été le Protecteur du Royaume, & qui en étoit encore le premier Ministre, avoit fait mon-

ter sa haine au comble contre celui dont il n'ignoroit pas que l'outrage étoit venu ; mais il le voyoit si puissant, qu'il avoit été contraint de supprimer jusqu'à ses plaintes, pour ne lui pas donner occasion de s'attaquer directement à lui-même. Le Cardinal, qui ne pouvoit douter, de son côté, qu'un ennemi irrité par de si cruelles offenses, ne cherchât l'occasion de le perdre, se mit à couvert de toutes sortes d'atteintes par une précaution fort singuliére : Il obtint des Lettres du Grand Sceau, par lesquelles le Roi lui accordoit une abolition générale de tous ses crimes, depuis la création du Monde jusqu'au jour dont cet acte d'Amnistie portoit la datte.

Dans ces dispositions, qui ne se relâcherent jamais entre l'oncle & le neveu, la mort du Duc de Glocester avoit été la plus agréable nouvelle qui pût arriver au Cardinal. Elle avoit été tout à fait imprévûe pour lui, parce que la Reine redoutant son crédit, avoit moins pensé à lui communiquer ses

projets & à l'employer contre son neveu, qu'à l'éloigner lui-même de toutes les occasions de pénétrer ses vûes & de prendre de la jalousie de son autorité. Plus esclave que jamais de ses plaisirs à l'âge où il étoit, il s'étoit retiré depuis quelque tems dans sa Maison de Campagne, par une espéce de lassitude du mal qu'il avoit fait au Duc, & des inquiétudes que lui avoient causées celui qu'il en pouvoit recevoir. Il y menoit une vie délicieuse, lorsqu'il y avoit appris sa disgrace & sa mort. L'habitude de nuire & quelques bruits dont il avoit démêlé fort habilement la vérité, lui avoient fait pénétrer toute la part que la Reine avoit à cette catastrophe. Il lui écrivit pour la féliciter du succès de son entreprise. Ses termes étoient vagues sur ce qui avoit rapport à elle; mais ne dissimulant point la joie qu'il ressentoit de la mort du Duc, il en parloit comme d'un service qu'on lui avoit rendu. A peine cependant jouît-il de cette satisfaction

plus d'un mois. Une maladie mortelle l'ayant réduit en peu de jours à l'extrémité, ce fut dans ces derniers momens qu'il écrivit une autre lettre à la Reine, par laquelle il lui marquoit tout ce que son expérience lui avoit fait connoître de plus utile pour l'intérêt de la Maison de Lancastre. Il traitoit de faute inexcusable la facilité du Roi, ou plutôt celle du dernier Ministre à confier la Régence de France au Duc d'Yorck. On y étoit tombé plusieurs fois avec le même aveuglement depuis la mort du Duc de Betfort. Et comme s'il eût prévû les divisions funestes qui menaçoient l'Angleterre, il n'attribuoit tous les maux que le Royaume avoit à craindre qu'à l'imprudence de son neveu, qui avoit nourri par des égards continuels la puissance & l'orgueil d'un Rival si dangereux. Ce conseil, le meilleur peut-être qu'il eût jamais donné pour la sûreté de sa Maison & pour le repos de sa Patrie, fut la derniére action de sa vie. Il expira, si l'on en croit quelques Historiens, en reprochant au Ciel de

n'avoir pas mis plus de différence, pour la durée, entre la vie des personnes aussi heureuses que lui, & celle du dernier des misérables.

La Reine ayant donc trouvé dans sa lettre la confirmation du sentiment de Suffolck, se détermina tout d'un coup à charger le Duc de Sommerset de la Régence, & le pressa même de partir promptement pour aller prendre possession de cet Emploi. Les François commençoient à se lasser de la Tréve, & prenant occasion de l'Escalade de Fougéres, qui avoit été emportée pendant la nuit par *Surienne*, Gouverneur de la Basse Normandie pour l'Angleterre, ils armoient avec une chaleur qui faisoit craindre de voir bientôt la Guerre ouvertement rallumée. Ils ne pouvoient choisir un tems plus favorable. L'Angleterre avoit peu de Troupes en Normandie, & toutes les Places étant aussi mal pourvûes d'Hommes que de Munitions, le Roi Charles espéroit qu'un peu d'ardeur & de diligence le mettroit bientôt en possession de cette belle Province. Les

Historiens qui ont favorisé la Maison de Lancastre attribuent ce desordre aux intrigues du Duc d'Yorck, qui dans le dessein qu'il méditoit déja de faire valoir ses droits sur la Couronne vouloit s'assurer le secours de Charles par le sacrifice de tout ce que les Anglois possedoient en France. D'autres aussi favorables à ce Prince qu'ils paroissent opposés à la Reine, ont prétendu que les Anglois ne doivent accuser qu'elle de toutes les pertes qu'ils essuyerent bientôt successivement, & que se voyant encore sans enfans, elle étoit d'intelligence avec les ennemis de la Nation. Ils ajoûtent qu'ayant deux buts différens, l'un de rendre service à la France, & l'autre, de ruiner le Duc d'Yorck dans lesprit des Anglois, elle avoit trouvé fort adroitement le moyen de les réunir tous deux, en laissant aux François le tems d'avancer le progrès de leurs armes, & en ôtant au Duc toutes sortes de moyen de leur résister, pour faire tomber sur lui la haine des pertes publiques. Quoiqu'il en soit, la

Conquête de la Normandie ne coûta qu'une Campagne au Roi Charles, & le Duc de Sommerset n'arriva dans cette Province que pour être témoin des avantages continuels de la France.

Il emporta un chagrin, auquel il auroit été beaucoup plus sensible s'il en eût pénétré la cause avant son départ. Mylady Nevill, dont il croyoit posseder le cœur à tant de titres, refusa de l'épouser & de le suivre, sous un prétexte auquel il sembloit qu'il n'eût point de justes plaintes à opposer, mais qui n'étoit que le voile d'un changement fort extraordinaire. La raison qu'elle lui apporta, & qu'elle fit goûter à la Reine, fut qu'étant plus mal que jamais avec son pere depuis la mort du Duc de Glocester; elle vouloit prendre le tems de l'appaiser par ses respects, & de le faire consentir à son mariage. Cette excuse satisfit d'autant plus aisément la Reine, qu'elle regardoit la réconciliation du Comte de Salisbury avec sa fille comme un moyen presque sûr de faire entrer le pere & le fils dans ses intérêts. De tous les Seigneurs

de la Cour qui avoient été attachés au Ministre, ils étoient presque les seuls qu'elle regretât de n'avoir pu gagner par ses caresses & par ses bienfaits. Mais il se passoit d'autres mouvemens dans le cœur de Mylady Nevill. Par une inconstance qui fait honneur à la bonté de son caractère, le Duc lui étoit devenu odieux depuis qu'il l'avoit vengée. Elle ne retrouvoit plus le Héros qu'elle avoit aimé dans un homme qui avoit assassiné son ennemi de sang froid, & qui avoit abusé de l'avantage de sa situation pour étrangler de ses propres mains un malheureux qu'il avoit trouvé sans défense. Ce sentiment que le Duc avoit fait naître lui-même par l'air de joie & de complaisance avec lequel il lui avoit raconté cette funeste exécution, avoit éteint l'amour dans son cœur jusqu'à lui donner du dégoût pour celui dont elle avoit fait long-tems son idole.

Cependant, elle déguisa si bien ses dispositions, qu'il n'emporta que le regret de voir son bonheur différé. Mais comme elle étoit faite

pour la tendreſſe, il lui fut difficile de demeurer long-tems libre après s'être guérie de ſa premiére paſſion. Le Duc d'Yorck arriva de Normandie. Quelque reſſentiment qu'il conſervât de l'affront qu'il venoit de recevoir, il parut à la Cour avec une profonde diſſimulation, ſous laquelle il cachoit ſi adroitement ſes deſſeins de vengeance, qu'il trompa juſqu'aux yeux de la Reine. Les plaiſirs parurent l'occuper uniquement ; & pour donner plus de vraiſemblance à ce rolle, il affecta de s'attacher à Mylady Nevill, dont la beauté faiſoit l'admiration de toute l'Angleterre. Une paſſion dont il n'avoit penſé qu'à ſe faire un amuſement, devint pour l'un & pour l'autre la plus importante affaire de leur vie.

La Reine, à qui cette nouvelle liaiſon n'échappa point, auroit penſé ſans doute aux avantages qu'elle en pouvoit tirer, ſi elle n'eût été diſtraite par d'autres ſoins qui demandoient toutes les forces de ſon attention. Mais le fond qu'elle faiſoit ſur l'attachement de Mylady

Névill, l'ayant persuadée trop aisément qu'elle pouvoit se reposer de ses intérêts sur elle, rien ne l'occupoit si fortement que les embarras du Duc de Suffolck contre lequel toute la Nation paroissoit soulevée. Comme le respect arrêtoit encore les plaintes qui pouvoient aller jusqu'à elle, on les tournoit vers celui qui gouvernoit avec une autorité absolue sous ses ordres. La perte de la Normandie presqu'entiére, après tant de sang vérsé pour la conquérir, avoit enfin excité ouvertement l'humeur impatiente des Anglois. Tout retentissoit d'accusations & de menaces. « On disoit publiquement que le Duc avoit trahi l'Etat, & que le Maine, cette clef de la Normandie, avoit été livré au François pour faire réussir un mariage qui n'étoit avantageux qu'à lui. On l'accusoit d'avoir ôté la vie au Duc de Glocester, de peur que ce Prince clairvoyant ne découvrît ses trahisons. On se plaignoit qu'il y avoit peu de gens habiles dans le Conseil, & qu'il y en avoit en-

» core moins de vertueux ; qu'on
» avoit affecté au contraire de le
» remplir de Conseillers vicieux,
» sans principes d'honneur & de
» Religion, dont tout le mérite
» étoit un aveugle dévouement
» pour le ministére, & qu'il en étoit
» de même de tous ceux qui se
» trouvoient revêtus des Charges
» publiques ; enfin, sans porter en-
» core la hardiesse jusqu'à nommer
» la Reine, on se plaignoit d'un
» gouvernement qui s'exerçoit avec
» une hauteur insupportable, &
» qui réduisoit à l'Esclavage une
» Nation libre, accoutumée à vivre
» dans la seule dépendance des
» loix. » Ce fut dans cette dispo-
sition générale du Peuple que le
Parlement s'assembla au commen-
cement de l'année 1450. La Reine
avoit porté le Roi à le convoquer,
pour en tirer des secours qui la mis-
sent en état d'apporter quelqu'or-
dre aux affaires de France, sans quoi
elle se voyoit forcée de les aban-
donner entiérement, & d'exposer
par conséquent son Ministre à de
nouveaux outrages ; mais elle ne fut

pas long-tems à s'appercevoir que le mécontentement du Peuple avoit passé jusqu'aux Membres du Parlement. Tous les efforts qu'elle fit pour les gagner lui réussirent si mal, que la Chambre Basse porta aux Seigneurs un Bil d'accusation contre le Duc de *Suffolck*, où, sans compter les plaintes vagues dont j'ai rendu compte, on réduisoit tous ses crimes à dix articles, dont le moindre sembloit menacer sa tête. Le péril parut si pressant, que pour donner quelqu'ombre de satisfaction aux Communes, la Reine prit le parti de l'envoyer à la Tour.

Il en couta beaucoup à sa fierté pour se réduire à cette espéce d'humiliation. Aucun de ses Historiens n'a compté l'amour entre les causes de sa douleur. L'ambition & le désir de gouverner avec un pouvoir absolu paroissent avoir été les passions dominantes de cette grande Reine, & ses ennemis mêmes ne lui reprochent point dans cette occasion, de foiblesse qui ait pu souiller sa gloire. Cependant, en réduisant ses sentimens pour Suffolck à la reconnois-

ſance & à l'eſtime, il falloit qu'elle en fût vivement pénétrée, pour s'abandonner à toutes les inquiétudes qu'elle eut de ſon ſort. Elle ne put ſupporter ſon abſence pendant deux jours. Elle prit le parti de le viſiter ſecrétement dans ſa Priſon, & le regret qu'elle eut de le voir dans cet abaiſſement fut ſi vif, qu'elle lui promit à toutes ſortes de riſques de le rétablir dès le lendemain dans ſon Poſte. Le Roi, qui étoit accoutumé à ne rien voir que par ſes yeux, ſe laiſſa perſuader que le rappel du Duc étoit néceſſaire, avec autant de facilité qu'il avoit conſenti à le faire arrêter. On le vit reparoître à la Cour avec un nouvel éclat. En vain la nouvelle de ſa délivrance excita-t-elle un ſoulevement dans la Province de Kent. Les chefs de ce tumulte furent arrêté, & punis avec une rigueur qui déconcerta leurs Partiſans. Il ſe crût ſi certain de ſa fortune après cette eſpéce de triomphe, que le Parlement s'étant raſſemblé auſſitôt à Leiceſter, il eut la hardieſſe d'y accompagner le Roi & la Reine

avec la qualité de leur prèmier Miniſtre. Mais cette bravade fut une imprudence qui lui couta cher. La Chambre des Communes s'en trouva ſi choquée, que pour en marquer ſon reſſentiment, elle alla en Corps préſenter une adreſſe au Roi, par laquelle elle demandoit que ceux qui avoient ſervi d'inſtrument pour livrer la Normandie aux François, fuſſent déclarés traîtres à la Patrie, & punis avec toute la rigueur des loix.

Si quelque choſe peut faire juger que la Reine avoit conçu pour le Duc de Suffolck des ſentimens plus tendres que ceux de la reconnoiſſance & de l'eſtime, ce fut la mortelle allarme dont elle ne put ſe défendre à cette nouvelle. Elle en donna des marques ſi vives, qu'elles eurent le pouvoir de ſuſpendre l'animoſité des Communes, par une eſpéce de reſpect que ſa douleur parut leur inſpirer. Cependant, comme elle connoiſſoit trop bien le caractére de la Nation qu'elle avoit à gouverner, pour ſe fier à ces apparences de repentir; après

avoir gardé le Duc pendant quelques jours dans son propre appartement, elle concerta avec lui que la violence ne pouvant jamais leur faire espérer une administration tranquille, il falloit essayer de calmer les esprits, en cédant pour quelque tems à l'orage, & tenter même d'appaiser toutes les plaintes par quelque service signalé qui pût faire renaître la confiance du Public. Elle lui proposa de passer en France, & de s'y employer à rétablir les mêmes affaires qu'elle avoit peut-être mises elle-même en désordre par d'autres vûes; c'est-à-dire, de prendre le Commandement d'un Corps de Troupes qui étoient prêtes de passer en Normandie, & de faire tous ses efforts pour remettre l'Angleterre en possession de cette Province. Lui ayant fait goûter ce parti, elle répandit le bruit de son départ, dans le dessein de pressentir les dispositions de ceux qui avoient paru le plus animés à sa perte. Mais la plûpart étoient d'anciens amis du Duc de Glocester, qui après avoir nourri longtems

tems le désir de le venger, étoient trop charmés d'en avoir trouvé l'occasion pour laisser refroidir si-tôt leur ressentiment. Au premier avis qu'ils eurent de son éloignement, ils se crurent libre des considérations qui les avoient arrêtés, & renouvellant leurs sollicitations auprès du Roi, ils parurent résolus, si elles n'étoint point écoutées, de ne point attendre son consentement pour flétrir le Duc par une Sentence honteuse & cruelle. La Reine fut contrainte, dans cette extrémité, d'en venir au dernier remède, qui étoit d'engager le Roi à les prévenir, en condamnant lui-même Suffolck à un exil limité, & en ôtant leurs Emplois à quelques-uns de ses Partisans. Elle crut avoir fait prendre le change aux Communes, & tous ses soins se tournerent à faciliter son évasion.

Le malheur d'Adam Molins, qui avoit eu part à toutes les entreprises qu'on reprochoit au Ministre; & qui en avoit été récompensé par la dignité d'Evêque de Chichester & de Garde du Sceau privé, fut un avertissement qui porta la Reine à

redoubler ses précautions. Ce Prélat ayant été poignardé dans les rues de Londres, elle jugea que le Duc n'éviteroit pas le même sort s'il étoit reconnu. Deux François qui étoient à sa Cour, furent chargés par ses ordres, avec la promesse d'une grosse récompense, de le conduire pendant la nuit jusqu'à Ipswich, où il étoit attendu par un Vaisseau dont le Capitaine étoit aussi François. Il y arriva heureusement, & son embarquement se fit avec le même bonheur. Mais soit qu'il eût été trahi par ses propres guides, soit que la fortune eût marqué ce moment pour sa perte, le Bâtiment sur lequel il se croyoit déja sûr de gagner la France, fut arrêté au passage par un Vaisseau de Guerre. Le Capitaine, qui se nommoit *Nicols*, ne s'étoit posté sans doute à la hauteur de Douvres que pour cette exécution; car ayant visité lui-même le Vaisseau François, il finit toutes ses recherches lorsqu'il eut reconnu le Duc. Il le fit passer dans son propre Vaisseau, sans lui avoir expliqué ses desseins, & sans les lui avoir fait pressentir par des in-

jures ou des reproches. Là, donnant ordre à ses gens de le saisir, il lui fit couper la tête avant qu'il eût le tems d'ouvrir la bouche. Ensuite, comme s'il n'eût rien attaché de fort important à un coup si téméraire, il fit jetter négligeamment la tête & le corps sur les sables de Douvres, & il prit sa route vers un autre Port.

Ces tristes restes d'un Ministre des plus absolus qui eût gouverné depuis long-tems l'Angleterre, furent bientôt portés à Londres, & exposés aux yeux du Peuple, dont la haine se rassasia de ce spectacle. Mais quelle fut la surprise & la douleur de la Reine, en apprenant que son favori, qu'elle croyoit déja tranquille en France, lui avoit été enlevé par une si cruelle trahison du fort, & que son cadavre étoit en bute à Londres, aux outrages & aux imprécations d'une Populace furieuse? Elle trouva néanmoins des ressources dans sa fermeté pour ne pas marquer trop d'abattement. Il ne lui restoit personne auprès d'elle à qui elle eût plus de con-

fiance qu'à Mylady Nevill. Elle ne put retenir, en sa présence, des larmes qu'elle crut verser dans le sein de sa meilleure amie ; & pour l'attacher de plus en plus à sa personne, elle lui apprit que par le même Vaisseau qui avoit dû conduire en France le malheureux Suffolck, elle faisoit rappeller le Duc de Sommerset, c'est-à-dire, le seul homme d'Angleterre de qui elle pouvoit espérer désormais de l'attachement & du zéle. Dès le premier moment qu'elle s'étoit vûe forcée d'éloigner le Duc de Suffolck, elle avoit pensé à lui donner ce successeur ; & dans son infortune, dit-elle à Mylady Nevill, c'étoit une consolation pour elle de pouvoir partager son autorité avec ses meilleurs amis.

Marguerite étant résolue en effet de confier l'administration au Duc de Sommerset, telle que Suffolck l'avoit exercée, c'est-à-dire, sous ses yeux & par ses ordres, croyoit serrer ses noeuds d'avance avec un homme qui lui alloit être si nécessaire, en comblant de ca-

resses & de marques d'affection une femme pour laquelle il continuoit d'être si passioné, que toute son impatience étoit d'être à Londres, pour obtenir d'elle-même la liberté de l'épouser. Cependant, dès le jour qui suivit cet entretien, Mylady Nevill quitta la Cour sans avoir donné le moindre avis de son départ à la Reine ; & ne s'étant fait accompagner que d'un petit nombre de Domestiques, on ignora sa route & les motifs d'une résolution si étrange, jusqu'à l'arrivée du Duc de Sommerset. Comme elle ne s'étoit déterminée à partir que sur la nouvelle de son retour, & pour éviter des persécutions qui lui auroient été importunes dans les nouvelles dispositions de cœur où elle étoit ; elle avoit laissé une lettre pour lui, dans laquelle elle ne lui cachoit ni le changement de son affection, ni la cause de cette inconstance ; mais elle se gardoit bien de lui apprendre que c'étoit le Duc d'Yorck qu'elle lui avoit donné pour Rival, & qu'en quittant la Cour, elle pensoit à trouver quelque moyen pour le rejoindre.

Ce Prince étoit en Irlande, où la Reine, par une suite des maximes de Suffolck & des derniers avis du Cardinal de Wincester, l'avoit envoyé sous prétexte de remettre l'ordre dans une partie de ce Royaume qui étoit déchirée par des factions & de révoltes, mais au fond pour l'éloigner de la Cour & du centre des affaires. Peut-être entroit-il même des vûes plus profondes dans cette commission. A juger du moins des intentions de la Reine par le petit nombre de Troupes qu'elle lui avoit accordées, & par la multitude des Séditieux qu'il avoit à réduire, on pouvoit s'imaginer qu'elle ne cherchoit point à ménager une vie qui lui étoit incommode. Mais sa politique fut trompée par la conduite du Duc. Soutenu des conseils de *Mourray*, Duc de Norfolck, & de ceux du Comte de Salisbury, qui s'étoit attaché ouvertement à lui depuis la mort du Duc de Glocester, il découvrit le piége où il se trouvoit engagé. Ce ne fut point par la violence qu'il entreprit de soumettre

les rebelles. Il les gagna par sa douceur & ses bienfaits ; de sorte qu'au lieu de trouver en Irlande un péril dont on avoit espéré qu'il ne sortiroit pas, il s'y fit des amis & des Partisans qui devinrent son plus ferme appui.

On ne sçauroit douter qu'avec l'élévation naturelle de ses sentimens, tant de chagrins & de mortifications qu'il avoit essuyées depuis l'arrivée de la Reine en Angleterre ; ne lui eussent déja fait naître les desseins qu'il fit bientôt éclater. Mais il y fut confirmé par les nouveaux sujets de haine qu'il reçut du Ministre. Le Duc de Sommerset étant arrivé à Londres peu de jours après le départ de Mylady Nevill, apprit de sa propre main, non-seulement qu'elle avoit changé de sentimens pour lui, mais que l'altération de son cœur avoit été jusqu'à lui faire quitter la Cour pour le fuir. Dans les premiéres agitations de sa douleur, il se plaignit amérement à la Reine de ce qu'elle lui avoit conservé sa Maîtresse avec si peu de soin. Mais cette Princesse avoit ses

plaintes à lui faire aussi. Son cher Suffolck étoit mort, & l'on ne pouvoit douter que l'intérêt du Duc de Glocester n'eût été le plus puissant motif qui avoit animé le Parlement contre sa vie. A qui donc Suffolck avoit-il été sacrifié, si ce n'étoit au Duc de Sommerset même, qui se trouvoit tranquille par l'erreur du Public, & qui recueilloit tout le fruit d'une si cruelle méprise? Des cris si justes étoufferent ceux du Duc, & la seule conclusion que la Reine & lui tirerent de leurs douleurs communes fut de s'unir pour les venger.

Sommerset se trouvant revêtu, dès le premier moment, de la même autorité que la Reine avoit abandonnée à Suffolck, ne fut pas longtems à découvrir les traces de Mylady Nevill. Il sçut qu'après avoir passé quelques jours dans une Campagne du Duc d'Yorck elle avoit pris la route de Dublin; & les discours publics l'ayant déja informé des soins que le Duc lui avoit rendus, il ne douta point que ce voyage ne fût une partie concertée pour

l'établissement d'un nouvel amour. On étoit dans un siécle où les fameux exemples de Jacqueline de Brabant, & d'une Reine Douariére de France avoient mis la galanterie fort en honneur. L'esprit & la beauté étoient le seul mérite qu'on cherchoit dans les femmes, & ç'en étoit encore un plus grand pour elles de s'être distinguées par des avantures éclatantes, qui servoient comme de lustre à la perfection de leur caractére. Ainsi, loin d'être refroidi par l'inconstance & par les courses de Mylady Nevill, le Duc de Sommerset n'en conçut que plus d'ardeur pour la ramener à lui, avec une haine proportionnée contre son Rival.

Il étoit vrai que pendant ce tems-là elle s'étoit rendue à Dublin, sous prétexte d'y voir le Comte de Warwick & le Chevalier Thomas Nevill, ses deux freres, que l'amitié y avoit conduits auprès du Duc d'Yorck, & de les employer pour sa réconciliation avec son Pere. Le Duc la reçut avec tous les honneurs qu'il auroit rendus à la Reine. Il ne dissimula point la passion qu'il

avoit pour elle, & se trouvant encore sans engagement depuis la mort de sa femme, il publia hautement que son dessein étoit de l'épouser. Les deux Nevills se trouverent fort honorés de cette proposition. Ils se chargerent volontiers d'obtenir le consentement de leur pere & de rétablir leur sœur dans son amitié. Mais le vieux Comte n'eut pas plutôt appris les intentions du Duc d'Yorck, que faisant lui même le voyage d'Irlande, il se crut obligé, par délicatesse d'honneur, de lui révéler la confidence qu'il avoit reçue autrefois du Duc de Sommerset, & de lui apprendre enfin dans un détail fort odieux, que sa fille avoit moins de vertu que de charmes. Etant arrivé à Dublin sans avoir déclaré quelles étoient ses dispositions pour elle, la crainte de l'offenser en paroissant à ses yeux sans être assurée du pardon qu'elle lui avoit fait demander par ses freres, lui fit prendre le parti de vivre dans la retraite pendant le séjour qu'il fit en Irlande Cette louable précaution

l'entraîna dans un nouveau précipice. Le Duc d'Yorck, guéri du désir de l'epouser par les confidences du Comte, mais d'autant plus amoureux qu'il se voyoit fermer la voie du mariage, continua de la voir dans la solitude où elle s'étoit retirée. L'amour fit pour lui ce qu'il avoit fait pour le Duc de Sommerset. Elle devint sa maîtresse en perdant l'espérance d'être sa femme.

C'étoient d'étranges idées d'honneur dans le Comte de Salisbury, que d'avoir cru sa gloire intéressée à donner avis du désordre de sa fille au Duc d'Yorck, & de souffrir ensuite qu'elle vécût avec lui dans un commerce dont la honte retomboit sur lui-même. A moins qu'on ne veuille penser qu'il l'ignora constamment ; ou que dans l'espérance qu'il avoit déja formée de placer le Duc d'Yorck sur le Trône de ses Ancêtres, il s'abandonnoit au préjugé commun, qui fait regarder l'amour, dans les Rois, comme une foiblesse glorieuse, qui n'imprime point de tache à son objet. Ce qui est certain, par le témoignage

de tous les Historiens, c'est que sur quelques nouvelles mortifications que le Duc d'Yorck reçut de la Cour par la jalousie du Duc de Sommerset, le Comte de Salisbury fut le premier qui réveilla assez fortement la vengeance & l'ambition dans l'esprit de ce Prince, pour lui faire entreprendre de renverser Henri du Trône. Ses deux fils, le Duc de Norfolck, Edouard *Brook* Lord Cobham, & Thomas *Courtenay*, Comte de Devonshire, tous gens d'un caractére aussi distingué par le courage & l'esprit que par la naissance, furent après lui les principaux chefs d'une si haute entreprise.

Les droits du Duc étoient clairs. Henri IV. grand pere du Roi Henri VI. ayant détrôné Richard II. son cousin germain, qui mourut ensuite sans enfans, s'étoit emparé de la couronne au préjudice des descendans de Lionel Duc de Clarence qui formoient alors la branche aînée de la Maison Royale d'Angleterre. Le Duc d'Yorck représentoit Lionel, dont il étoit l'arriére petit-fils & l'héritier, par Anne, femme de Richard

Comte de Cambridge. Tout ce que la fortune ou la violence avoit fait en faveur de la Maison de Lancastre ne pouvoit changer l'ordre de la nature ; & c'étoit en vain, disoient les Partisans du Duc d'Yorck, qu'elle reclamoit l'autorité du Parlement pour combattre des prétentions qui devoient être indépendantes du caprice des hommes. Il en faut bien moins pour servir de fondement à l'ambition ; & quand les droits sont à ce point de vraisemblance & de clarté, c'est la force qui acheve de les justifier.

Cependant les Conseillers du Duc, joignant la prudence à la résolution, ne furent point d'avis de lever le masque sans avoir sondé les dispositions du peuple. Ils proposérent de faire passer en Angleterre quelque avanturier, qui eut assez de hardiesse pour se parer du nom de *Mortimer* Comte de la Marche, autre Prince de la Maison d'Yorck qui avoit perdu la tête à Londres sur un échafaut, mais qu'on espéroit de faire revivre dans les Provinces à l'appui de quelques fables, par lesquelles on tâche-

toit de persuader que sa mort avoit été supposée. Un Gentilhomme Irlandois, nommé Jean *Cade*, offrit au Duc de se charger de ce rôle. Il se rendit dans la Province de Kent, où trouvant bientôt un grand nombre de mécontens qui prêterent l'oreille à ses discours, il arbora la *Rose blanche*, ce signe fatal de la Maison d'Yorck, depuis sa premiére querelle avec la Maison de Lancastre, qui avoit pris la *Rose rouge* pour le sien.

Cade se mit en campagne à la tête d'un corps de Mutins, & s'avançant vers Londres il eut la témérité d'écrire une longue Lettre au Roi pour le presser de rétablir la liberté publique par le châtiment d'un grand nombre de mauvais Conseillers. Il lui représentoit que l'administration des affaires appartenant sous lui aux Princes de son sang, il étoit de son devoir de les rassembler autour de sa personne, & de leur marquer une confiance qui serviroit à faire régner la justice & la tranquillité dans tous les ordres de l'Etat. A ces conditions il offroit d'abandonner les armes,

de d'être le plus ardent à donner l'exemple du respect & de la soumission.

La Reine & le Duc de Sommerset pénétrérent aussi-tôt jusqu'au fond de l'artifice. Ils n'ignoroient ni les assemblées qui s'étoient faites en Irlande chez le Duc d'Yorck, ni le caractére & les dispositions de tous ceux qui lui étoient attachés. Ils sçavoient encore mieux que Mortimer avoit perdu la vie, & que l'imposteur qui se revêtoit de son nom étoit passé d'Irlande en Angleterre. Le langage de sa Lettre n'étoit pas même assez déguisé pour y faire méconnoître les intentions du Duc. Aussi leur réponse ne consista-t-elle qu'à faire marcher le Lord Stafford contre les Rebelles, avec un corps de Troupes choisies. Mais Cade n'avoit point risqué son entreprise sans une partie des qualités propres à la soutenir. Il battit Stafford, après un combat fort opiniâtre, le tua lui-même, & tailla en piéces un grand nombre de ses gens.

Cette victoire enfla sa vanité jusqu'à lui faire oublier les bornes de

sa commission. Le dessein du Duc d'Yorck n'avoit été que de pressentir la facilité du peuple à se soulever au nom de sa Maison, & cet essai auroit suffi pour l'engager à quitter sur le champ l'Irlande. Mais Cade pensant peut-être à recueillir pour lui-même les fruits de sa victoire s'approcha de Londres, où il répandit l'épouvante. La Reine & son Ministre trouvérent si peu de disposition dans leurs Troupes à combattre contre leurs amis & leurs compatriotes, qu'appréhendant eux-mêmes d'être forcés à *Greenvvich* où étoit la Cour, ils engagérent le Roi à se retirer dans le Château de *Kennelvvorth*, qui est au centre de l'Angleterre. Cade se présenta aux portes de Londres. La division qui se mit entre les habitans, dont une partie panchoit à le recevoir, lui en facilita l'entrée. Il coupa de son sabre les cables qui soutenoient le Pontlevis, & s'étant introduit dans la Ville à la tête de ses Troupes, il commença par faire trancher la tête au Lord Say, Grand Trésorier du Royaume. Mais après avoir défendu

la violence à ses gens il se laissa gagner lui-même à l'envie de s'enrichir par le pillage. Cette foiblesse, qui fit reconnoître de la bassesse dans ses motifs, & la nécessité de se défendre contre des brigands qui ne mettoient plus de distinction entre leurs Partisans & leurs ennemis, réunirent enfin les habitans pour la conservation de leur vie & de leurs biens. Ils forcérent cette poignée de rebelles à se retirer dans le Fauxbourg de Southwark, par lequel ils étoient entrés. Le Capitaine Mathagon, célébre dans nos propres Histoires, par mille actions généreuses où le sort des armes avoit épargné sa vie pendant les guerres de France, la perdit indignement par la main d'un de ces misérables. Et, resserrés comme ils étoient dans Southwark, on ne les auroit pas chassés facilement, si le Roi pour finir une guerre si honteuse n'eut fait publier un acte d'Amnistie, dont l'effet fut surprenant. Dans l'espace d'une nuit, Cade se vit abandonné de tous ses gens, & contraint de s'enfuir seul pour chercher une retraite dans les bois

de la Province d'Essex. Mais sur une nouvelle proclamation, qui mettoit sa tête à prix pour mille marcs, il fut tué par un Gentilhomme de Kent, & son cadavre fut deshonoré par le supplice des Traîtres.

Quoique cette révolte eut surpassé l'attente du Duc d'Yorck, il n'est pas surprenant qu'il en eut recueilli si peu de fruit. Ses espérances s'étoient bornées, comme je l'ai fait remarquer, à produire quelques mouvemens dans la Province de Kent, pour juger de la disposition du peuple; & loin de compter sur la chaleur avec laquelle on s'étoit armé pour l'ombre d'un Prince de sa Maison, il s'efforçoit d'un autre côté d'avancer ses desseins par des mesures qui auroient été superflues s'il eut profité de l'heureuse témérité de Jean Cade. Les amis qu'il avoit à Londres susciterent, par ses ordres, des accusations si vives contre le Duc de Sommerset, que la Reine forcée encore une fois de céder à l'emportement du peuple, ne vit point d'autre ressource pour le sauver, que de l'envoyer à la Tour. Ses allarmes étoient

d'autant plus justes, que n'ignorant plus les liaisons de Mylady Nevill avec le Duc d'Yorck elle s'imaginoit que toutes les circonstances de la mort du Duc de Glocester avoient été révélées. Sommerset lui-même soupçonnoit l'inconstante Nevill de cette perfidie, & le ressentiment de se voir trahi par celle qu'il avoit voulu servir en souillant ses mains par une action indigne de son courage, surpassoit encore la douleur qu'il avoit eue de se voir abandonné. Mais il l'accusoit injustement. Les reproches dont on le chargea ne tombant que sur la perte de la Normandie, qu'on attribuoit à sa mauvaise conduite, il fut aisé à la Reine de le justifier, en rejettant ses fautes sur d'autres causes qui n'avoient pû être surmontées par la valeur & la prudence; & l'exemple de la Guyenne qui venoit d'être enlevée de même aux Anglois, rendit cette apologie plus vraisemblable.

Etant bientôt rétabli dans toute sa faveur, il résolut de faire payer cher au Duc d'Yorck le péril dont il se voyoit délivré. Que d'injures il avoit

à venger ! Son regret étoit que la mort de Cade lui eut ôté l'espérance de tirer de lui le secret de sa conspiration, qu'il auroit compté de lui arracher par les supplices. Mais n'en étant pas moins persuadé que le Duc méditoit quelque entreprise pernicieuse à l'Angleterre, & qu'on l'y verroit peut-être arriver bien-tôt avec une armée d'Irlandois, il envoya ordre aux Sherifs de Galles, de Shrop & de Chester, de se tenir prêts pour s'opposer à sa descente.

En effet, le Duc d'Yorck se présenta sur la côte de Galles, mais avec ses seuls domestiques ; & trouvant la milice du pays sous les armes, disposée en apparence à le repousser, il alla descendre dans un autre endroit de la même côte, qui n'étoit pas si bien gardé. Cette tentative n'étoit que pour se donner occasion de lever la voix, & de faire entendre ses plaintes. La Maison de la Marche ayant toujours eu beaucoup de crédit dans le pays de Galles, il y fit valoir l'insulte qu'il venoit de recevoir des Troupes du Roi sur la côte, pour en prendre droit de lever une Armée.

Elle fut assez nombreuse en peu de tems, pour lui donner la hardiesse d'écrire au Roi que tout le Royaume étoit mal satisfait de voir les Traîtres impunis, & qu'il lui conseilloit de prévenir les suites facheuses d'un mécontentement si général ; que le moyen le plus prompt étoit d'ordonner que le procès fut fait aux coupables, & particuliérement au Duc de Sommerset, qui ayant été accusé par les Communes avoit été rétabli dans la plus haute faveur sans avoir passé par aucun examen ; enfin, que s'il vouloit accorder cette satisfaction au Peuple, il lui offroit son assistance pour l'exécution d'un si bon dessein.

La Reine & Sommerset, qui se trouvoient presque sans Troupes, & qui vouloient se donner le tems de lever une armée considérable, firent au nom du Roi une réponse fort modérée. On ne prétendoit pas, lui dirent-ils, que les traîtres demeurassent sans punition ; mais une affaire de cette importance demandoit de grandes délibérations. A l'égard du Duc de Sommerset en particulier, on ne le dispensoit pas de répondre

aux accusations qui seroient intentées contre lui, & la faveur où il avoit été rétabli n'étoit venue qu'après sa justification. L'adresse de la Reine eut tout le succès qu'elle avoit espéré. Ses Troupes se trouvérent rassemblées avec tant de diligence, que le Duc ayant perdu quelque tems à délibérer sur une modération qui lui paroissoit équivoque, apprit en se mettant en marche que l'Armée royale s'avançoit vers lui pour le combattre. Quoiqu'il ne manquât ni de courage ni d'expérience, il ne crut pas devoir s'exposer à livrer bataille au Roi sans avoir grossi son parti par des raisons plus spécieuses. Son but étoit de mettre le peuple dans ses intérêts, & regardant la Ville de Londres comme le principal objet qui devoit l'arrêter, il changea tout d'un coup de route pour se rendre par des marches précipitées aux portes de cette Capitale.

Mais il eut le chagrin de se les voir fermer. Les habitans ne trouvant point de sureté à se déclarer pour lui pendant que le Roi le suivoit de près à la tête d'une armée,

il se vit obligé d'aller passer la Tamise à Kingston, pour se retrancher sur la Bruiére de Burnheath, à douze mille de Londres. Le Roi qui le poursuivoit, passa la Riviere sur le Pont de Londres, & s'en alla poser son camp à quatre mille du sien.

Les deux armées étant si proches que rien ne pouvoit les empêcher de combattre, deux Evêques députés par le Roi allérent demander au Duc quel avoit été son dessein en prenant les armes contre son Maître. Après avoir perdu l'espérance de faire déclarer Londres en sa faveur, ce Prince crut devoir garder des ménagemens avec la Cour. Il répondit qu'il n'avoit jamais pensé à secouer le joug de l'obéissance, mais qu'il souhaitoit d'éloigner de la Cour les mauvais Conseillers du Roi, dont le Duc de Sommerset étoit le principal; & que si l'on vouloit faire rentrer ce Seigneur à la Tour, & le soumettre à la Justice du Parlement; il étoit prêt à congédier ses Troupes. Il ne comptoit pas que cette proposition pût être acceptée, puisque le Roi & la Reine ne se condui-

ſoient que par les conſeils de celui qui avoit le principal intérêt à la faire rejetter ; & ſon eſpérance étoit de faire retomber la haine du peuple ſur la Cour, en faiſant voir qu'elle ne craignoit point d'expoſer le Royaume aux déſordres de la guerre civile pour ſoutenir un homme qu'on accuſoit d'avoir cauſé la ruine de la Nation. Mais il fut la dupe de ſa politique.

Sommerſet étoit agité par tant de reſſentimens, qu'il n'eſt pas ſurprenant que la haine lui fit employer toutes ſortes de voies pour les ſatisfaire. Il ſçavoit que le Duc avoit Mylady Nevill dans ſon camp, & que pour donner une couleur à cette licence, il la faiſoit accompagner de pluſieurs autres Dames qui paroiſſoient curieuſes de voir les exercices militaires. Si l'on eut pris le parti de ſe battre, il auroit riſqué mille fois ſa vie pour ſe ſaiſir d'elle ; mais il eſpéra de parvenir au même but par une voie plus certaine & plus douce. Il conſeilla au Roi de prendre le Duc d'Yorck au mot, en feignant d'avoir toute la condeſcendance qu'il

deſiroit

desiroit pour ses propositions, & de l'attirer ainsi dans son camp, sous prétexte d'examiner avec lui les désordres dont il demandoit la réparation, mais en effet, pour s'assurer aussi-tôt de sa personne. Il consentit d'être arrêté lui-même aux yeux des deux Prélats qui attendoient la réponse du Roi pour la porter au Duc, & qui furent chargés de lui apprendre avec quelle promptitude on s'étoit conformé à tous ses désirs. Le Duc d'Yorck fut surpris de cette facilité. Il auroit souhaité de pouvoir révoquer son engagement. Mais comme c'étoit se déclarer ouvertement, il aima mieux risquer quelque chose que de s'exposer à perdre la faveur du Peuple sur laquelle il fondoit toutes ses espérances. Ainsi ne balançant point à congédier ses Troupes, il se rendit à la Cour, sans avoir pris même aucune précaution pour sa sûreté.

Lorsqu'il fut dans la présence du Roi, il accusa le Duc de Sommerset avec beaucoup de chaleur. Il prétendit sans ménagement que c'é-

toit un traître, qui avoit sacrifié les intérêts du Royaume à son avarice & à son ambition. A ces mots, Sommerset, qui étoit caché derriére la tapisserie, sortit brusquement de sa retraite, & l'accusa lui-même d'avoir entrepris de détrôner le Roi. Il n'y eut que la présence de leur Maître qui pût empêcher deux ennemis si échauffés d'en venir sur le champ aux extrémités les plus sanglantes. Le Duc d'Yorck voyant devant lui, & dans la chambre du Roi, un homme qu'il croyoit dans les chaînes, comprit qu'il avoit été joué, & qu'il s'étoit jetté dans un danger dont il sortiroit difficilement. Cependant, loin de se déconcerter, il se plaignit avec une modération affectée qu'on lui avoit manqué de parole, & jettant un regard d'indignation sur le Duc de Sommerset, il l'accusa d'être l'auteur de cette supercherie. Le Roi, comme fatigué de cette scéne, qui lui causoit effectivement assez d'embarras pour lui paroître difficile à supporter, congédia aussitôt le Duc d'Yorck; mais l'ordre

étoit donné de l'arrêter au moment qu'il ſortiroit de ſa chambre.

Tandis qu'on le conduiſoit à la Tour, Sommerſet, qui n'avoit obtenu que la moitié de ſes déſirs, ſe rendit promptement à Burnheath, où il étoit ſûr que Mylady Nevill attendoit le retour du Duc. Elle avoit preſſenti le malheur qui ne la menaçoit pas moins que ſon Amant. Ses priéres, ſes larmes, tout avoit été employé pour refroidir une générosité funeſte, qui les alloit jetter tous deux ſi imprudemment au milieu du danger. Cependant, Sommerſet ne ſe propoſoit rien moins que de lui faire inſulte; & ſi le plaiſir de la revoir ne pouvoit l'emporter ſur le fond d'amertume dont il avoit le cœur pénétré, ce n'étoit que par des reproches & des plaintes qu'il vouloit lui faire honte de ſon inconſtance & de ſa trahiſon. Il ſe flattoit même encore de la toucher, & qu'un reſte de panchant réveillé par ſa préſence, pourroit la ramener à lui.

Il la fit prier de recevoir ſa viſite. Quelque frayeur qu'elle eût reſſen-

tie, en apprenant ſon approche au même moment qu'elle avoit appris le ſort du Duc d'Yorck, une demande faite avec tant de ménagemens & comme à titre de faveur, diminua beaucoup ſon inquiétude. Elle parut en poſture de ſuppliante, devant un homme dont elle auroit encore pu régler la deſtinée, ſi elle avoit ſçu profiter de ſes avantages & déguiſer plus heureuſement ſa ſituation. Le Duc oublioit tous ſes tourmens & toutes ſes plaintes à cette chere vûe; il alloit ſe jetter lui-même à ſes pieds, & lui demander grace au lieu de la maltraiter par des injures, lorſqu'il crut s'appercevoir qu'elle étoit groſſe. Elle l'étoit effectivement. Le doute avec lequel il lui fit cette queſtion lui donnoit encore le moyen de le tromper par un menſonge. Mais dans le trouble où elle étoit, la vérité s'étant préſentée la premiére ſur ſa langue, elle lui confeſſa toute ſa foibleſſe pour le Duc d'Yorck. Un mortel ſentiment de jalouſie, qui s'empara du furieux Sommerſet, lui fit ſaiſir ſon poignard; & plus

prompt à s'en servir qu'à considérer la barbarie de son action, il l'enfonça deux fois dans le sein de cette infortunée; comme s'il eût trouvé l'objet de sa haine dans les fruits odieux de l'amour d'un Rival. Il ne s'arrêta pas un moment après cette horrible exécution, & peut-être s'en alla-t-il sur le champ s'abandonner à ses remords.

Ils furent interrompus néanmoins par la nécessité de donner de nouveaux conseils à la Reine sur la conduite qu'elle devoit tenir à l'égard du Duc d'Yorck. S'il avoit osé suivre sa passion, il n'auroit jamais laissé sortir son ennemi du piége où il l'avoit engagé. Mais la situation des affaires, la disposition du Peuple, & sur-tout le dernier attentat dont il venoit de se charger lui donnant de justes sujets de crainte, il n'osa porter la Reine à des extrémités violentes. Deux autres raisons contribuerent à sauver le Duc d'Yorck. Le bruit se répandit à la Cour, que le jeune Comte de la Marche, son fils, accompagné de tous les amis de sa Maison,

s'avançoit avec un gros Corps de Troupes pour le dégager. L'Armée que le Duc venoit de congédier pouvant se joindre à lui dans peu de jours, une juste allarme obligea la Cour à prendre des résolutions plus modérées. D'un autre côté, la Guyenne déja lasse d'avoir les François pour Maîtres, avoit envoyé des députés au Roi pour lui offrir de retourner sous son obéissance. Le sang du Duc d'Yorck ne pouvant se répandre sans entraîner le Royaume dans une Guerre civile, c'étoit perdre l'occasion de remettre l'Angleterre en possession de cette Province, & rendre par conséquent le Ministre plus odieux que jamais à la Nation. Des considérations si puissantes forcerent la Reine & Sommerset à rendre la liberté au Duc, quoique leur intérêt, celui du Roi & de toute la Maison de Lancastre, demandassent peut-être qu'il leur fût sacrifié.

Cependant, toutes les précautions qui peuvent être imaginées pour s'assurer de la soumission & de

la foi d'un ennemi, furent prises de concert entre la Reine & son Ministre. Ils exigerent du Duc qu'il prêteroit un nouveau serment au Roi, par lequel non seulement il s'engageroit à lui être fidéle jusqu'à la mort & à ne jamais prendre les armes contre lui, mais il se reconnoîtroit digne du supplice à la moindre infraction de sa parole, sans forme de Procès & sans aucune prétention à l'indulgence de Sa Majesté. Ils le forcerent de consentir que son fils Edouard, Comte de la Marche, prît sa place à la Tour, pour y servir comme de garant pendant six mois de la conduite & des intentions de son pere. A l'égard de Mylady Nevill, dont il auroit été difficile de lui faire goûter le sacrifice, il se trouvoit heureusement qu'elle n'étoit pas morte des deux coups de poignard qu'elle avoit reçus de la main de Sommerset, & qu'ayant eu le tems d'apprendre, pendant le cours de cette négociation, à quel prix on mettoit la liberté de son Amant, elle sentit que son intérêt pourroit devenir un

obstacle de la part du Duc de Sommerset. Dans cette pensée, elle écrivit au Duc d'Yorck pour lui apprendre ce qu'on lui cachoit encore avec soin ; mais adoucissant cette nouvelle par l'assurance qu'elle lui donnoit du prompt rétablissement de sa santé, elle lui représentoit l'action de Sommerset comme un transport de jalousie qui étoit pardonnable à l'amour, & dont elle sçavoit déja qu'il avoit été puni par ses regrets. Ce soin généreux, dans une femme si cruellement offensée, fit l'admiration du Public, & produisit, du moins en apparence, un si bon effet entre les deux Rivaux, que le troisiéme article de la capitulation du Duc d'Yorck fut l'entier oubli de cet avanture.

Mais il y avoit peu de fond à faire sur des conditions que la nécessité faisoit accepter & qui étoient exigées par la force. La Guerre de Guyenne, qui occupa quelque tems les Anglois, ayant fini par la perte entiére de cette Province, qui avoit été pendant trois cens ans sous leur domination, il

ne leur resta plus rien en France qui fût capable de partager leurs forces & leur attention. Quelques mouvemens, qu'ils eurent à craindre du côté de l'Ecosse, ne les empêcherent point de retomber dans l'usage qui a de tout tems été propre à ces fiers Insulaires, de se déchirer par des Guerres intestines lorsqu'ils sont parvenus à ne rien voir qui les menace ou qui les intéresse au-dehors. Ainsi, avec les ressentimens mal éteints que j'ai représentés, avec des mouvemens d'ambition qui étoient excités continuellement par la foiblesse d'un Roi sans courage & sans esprit, & par la justice d'une prétention fondée sur les droits de la nature ; le Duc d'Yorck fut encore sollicité à troubler le repos de sa Patrie, par l'inclination qui porte naturellement les Anglois à la haine du repos, & qui lui fit violer enfin toutes ses promesses.

Ce fut dans ce tems-là, c'est-à-dire, le 23. d'Octobre 1453. que la Reine mit au monde un Prince, qui reçut le nom d'*Edouard*. Elle étoit mariée depuis neuf ans, sans au-

cune marque de fécondité, & la santé du Roi qui diminuoit sensiblement par des maladies dangereuses, ne lui faisoit plus attendre une faveur que le Ciel ne lui avoit point accordée dans les premiéres années de son mariage. Aussi la malignité publique qui avoit épargné la vertu de cette Princesse pendant le ministére du Duc de Suffolck, n'eût-elle pas la même retenue sous le Duc de Sommerset. On n'avoit pas ignoré néanmoins qu'elle aimoit Suffolck, & l'on étoit encore plus certain que Sommerset étoit possedé d'un autre amour. Mais l'étroite liaison où elle vivoit avec lui, & l'Ascendant particulier qu'elle lui avoit laissé prendre sur son esprit, firent croire, après la fuite de Mylady Nevill, qu'il avoit pu devenir sensible aux charmes d'une Reine, qui n'avoit de soumission que pour ses conseils, & qui vivoit avec lui dans une intime familiarité. Mais la suite des événemens va dévoiler plusieurs circonstances, qui feront mieux juger de la vérité de leurs sentimens.

La maladie du Roi devint si considérable, qu'elle paroissoit avoir altéré jusqu'à sa raison ; ce fut d'abord la Reine & son favori qui en tirerent avantage pour la confirmation & l'accroissement de leur autorité. Ils étoient depuis long-tems en possession de tous les secrets de l'Etat, craints parce qu'ils en gouvernoient les forces, respectés par habitude, & la naissance d'un Prince faisoit espérer que la Reine en seroit plus attachée aux intérêts de la Nation.

Cependant, le Duc d'Yorck qui s'étoit retiré dans sa Terre de Wigmore, où il sembloit se borner à une vie simple & tranquille dans la possession de sa Maîtresse & dans la compagnie de quelques amis, prit bientôt occasion des conjonctures pour renouveller des desseins qu'il n'avoit jamais abandonnés sincérement. Ce n'étoit pas la foiblesse du Roi qui animoit ses espérances, car dans sa meilleure santé il ne l'avoit jamais cru capable de s'opposer à ses prétentions. Sans être hai du Peuple, Henri en étoit extrême-

ment méprisé. On le regardoit, suivant l'expression de ses Historiens, comme un Roi en peinture, qui ne faisoit que prêter son nom à la Reine & à ses Ministres. Mais le seul nom de Roi auroit été capable de maintenir tous les ordres de l'Etat dans la soumission, si ceux qui tenoient les rênes du gouvernement n'eussent point abusé de leur pouvoir.

Sans entreprendre si-tôt d'agir directement pour lui-même, le Duc d'Yorck prépara de loin son entreprise pour attaquer ses ennemis par ce foible. De sa Terre, où les plaisirs paroissoient l'occuper uniquement, il employoit ses Emissaires à Londres & dans les principales Villes du Royaume, pour faire revivre les anciennes plaintes & les plus odieuses accusations contre le ministére. Ses amis le secondoient avec ardeur. Il s'étoit attaché tout ce qu'il y avoit de gens de mérite en Angleterre. Les deux Nevills, qui faisoient profession d'être ouvertement dans ses intérêts, jouissoient d'une réputation qui ne pou-

voit être acquise à meilleur titre. On regardoit le pere comme le modéle de l'honneur & de la prudence ; & cent qualités brillantes qui avoient distingué le fils dans la Guerre & dans la Paix, en faisoient un Héros cher à toute la Nation.

Il étoit impossible que les bruits injurieux qu'on s'efforçoit de répandre, demeurassent long-tems cachés à la Reine, & qu'elle n'en reconnût pas aisément la source. Mais le Duc continuoit de vivre avec une apparence de tranquillité qui le mettoit à couvert de toutes sortes de reproches. Sa politique agissant ainsi de tous côtés par la bouche & par les yeux de ses amis, il avoit, sans sortir de sa maison, l'avantage d'être comme présent à tout ce qui se passoit hors de chez lui, & de ne laisser rien échapper de ce qui pouvoit servir à ses vûes. Il s'en trouva si bien, que la premiére ouverture qu'il eut pour les faire éclater, vint d'un de ces services éloignés, qu'il n'apprit lui-même que par des succès qui surpasserent son attente, & qui jetterent tous les pro-

jets de la Reine & de Soomerſet dans la derniére confuſion. Le Parlement avoit été convoqué à Reading, maîs le danger continuel où l'on croyoit la vie du Roi, fit indiquer l'Aſſemblée à Weſtminſter. Un Conſeiller d'Etat, vendu ſecrétement au Duc d'Yorck, fit faire réfléxion à la Reine que dans les circonſtances de la maladie du Roi elle avoit tout à craindre pour Sommerſet & pour elle-même de la mauvaiſe diſpoſition du Parlement. Il lui repréſenta, avec une fauſſe affectation de zéle, que malgré toutes les promeſſes du Duc d'Yorck, & ſa fidélité apparente à les obſerver, il ne falloit pas douter qu'au fond du cœur il ne fut réſolu de les rompre auſſi-tôt qu'il en verroit naître l'occaſion; & pour lui ôter celles qui alloient s'offrir par les mouvemens inévitables du Parlement, il propoſa, comme un avis preſqu'infaillible, de l'appeller lui-même au Conſeil avec quelques-uns de ſes meilleurs amis, autant pour ſe mettre en état d'éclairer leurs démarches que pour faire croire

au Public qu'on penſoit ſérieuſement à corriger les déſordres qui avoient été reprochés à l'adminiſtration. La Reine, & Sommerſet même ayant goûté cet avis, le Peuple fut agréablement ſurpris de voir paroître le Duc à la Cour; & cette marque de confiance pour l'homme du monde qu'on croyoit le plus intéreſſé au bon ordre des affaires, parut d'un augure extrêmement favorable pour la réformation de l'Etat.

Mais à peine le Duc eut-il paru deux fois au Conſeil, que s'y rendant le maître abſolu par l'adreſſe de ſes amis & par la ſienne, il fit arrêter le Duc de Sommerſet dans la chambre même de la Reine, & le fit conduire ſur le champ à la Tour. Enſuite, paroiſſant lui-même au Parlement pour y rendre compte d'une action ſi hardie, il en ſoutint la néceſſité avec tant de force, qu'ayant entraîné toute l'Aſſemblée dans ſes intérêts, il ſe fit déclarer *Protecteur du Royaume & Défenſeur des libertés de l'Egliſe & de l'Etat*, pendant l'enfance du jeune

Edouard, & jusqu'au tems où ce Prince seroit en état de se charger du gouvernement. Un coup si imprévû jetta la Reine dans une consternation qui lui fit délibérer si le plus sûr parti pour elle, n'étoit pas de se retirer en France avec le Prince son fils. Mais revenant aussi-tôt de cet abattement, elle ne prit conseil que de sa fermeté naturelle, & elle résolut de tout entreprendre pour soutenir ses droits & pour sauver son Ministre.

Cependant, l'Assemblée de Westminster, dévouée à toutes les volontés du nouveau Protecteur, réveilla les anciennes accusations qui avoient fait arrêter le Duc de Sommerset à son retour de Normandie, & les grossit par tant de nouvelles plaintes, qu'il n'auroit pas conservé long-tems sa tête, si son Procès eût été pressé avec autant de chaleur qu'il fut entrepris. Mais le Duc d'Yorck se laissa entraîner à son tour dans la même faute que ses ennemis avoient à se reprocher. Mylady Nevill, aussi noble dans ses sentimens qu'elle paroissoit déréglée dans sa con-



duite, ne put voir dans ce danger un homme qu'elle avoit aimée avec tant de paſſion, ſans prendre un vif intérêt à ſon ſort. Quelques Hiſtoriens prétendent même qu'elle y fut excitée par la Reine, qui lui demanda cette marque de reconnoiſſance pour ſes anciennes faveurs. Avec l'empire qu'elle avoit ſur le Duc d'Yorck, elle lui perſuada aiſément qu'il étoit indigne de lui d'abuſer de ſes avantages, pour accabler un malheureux que la fortune avoit aſſez puni par ſon humiliation. Que lui reſtoit-il à craindre lorſqu'il le tenoit dans les fers, & que l'autorité dont il étoit revêtu par le Parlement lui garantiſſoit le reſpect & l'obéiſſance de toute la Nation ? Il ſe rendit moins à la force de ces raiſons, qu'au foible qu'il avoit pour une femme uniquement aimée ; & s'il eut quelque choſe à combattre, ce fut un ſentiment de jalouſie pour l'intérêt qu'elle prenoit encore à ſon Rival. Cependant, par une affectation de grandeur d'ame, il étouffa cette inquiétude juſqu'à vouloir qu'elle prît la peine

elle-même de lui porter cette nouvelle dans sa Prison.

Je n'examine point si c'est un sujet de reproche pour la Reine, d'avoir oublié si-tôt ce qu'elle devoit à Mylady Nevill. C'est le propre de l'ambition d'éteindre tous les sentimens naturels, & de changer quelquefois la reconnoissance pour les bienfaits, en honte de les avoir reçus. A peine fut-elle assurée que la vie de Sommerset étoit à couvert, quelle renonça aux projets violens qu'elle avoit formés pour le délivrer, & que prenant pour exemple la conduite même de ses ennemis, qui avoient employé heureusement l'artifice, elle espéra de les supplanter par la même voie. Elle feignit de se rendre à la disposition du Parlement, qui l'éloignoit des affaires. Elle parut se renfermer dans le soin de la santé du Roi, dont on n'espéroit plus néanmoins le rétablissement, & dans l'éducation de son fils, qui étoit le seul fruit de son mariage; deux objets capables d'occuper uniquement une épouse & une mere. Pendant ce tems-là, elle

redoubloit les attentions & les caresses dont elle se confessoit redevable à Mylady Nevill ; & soit pour ménager sa propre gloire, en l'obligeant à cacher les sollicitations qu'elle lui avoit faites pour son favori, soit pour la faire servir, crédule & sincére comme elle la connoissoit, à d'autres desseins qu'elle se gardoit bien de lui communiquer, elle la prioit de cacher au Duc d'Yorck le vif intérêt qu'elle avoit pris à la conservation de Sommerset. On se persuada en Angleterre que lasse des soins du gouvernement, elle avoit pris de bonne foi le parti de renoncer aux affaires, & le Duc même commençoit à s'en former cette opinion. Mais après avoir soutenu ce rolle aussi long-tems qu'elle en eut besoin pour arranger ses projets, elle éclata tout d'un coup par deux entreprises qui lui réussirent également.

L'une, fut de faire enlever secrétement Mylady Nevill, par les intrigues de *Burchier*, Archevêque de Cantorbery, qu'elle avoit employé auprès du vieux Comte de

Salisbury, pour lui repréſenter ſi vivement le tort qu'il faiſoit à ſa conſcience & à ſon honneur en fermant les yeux ſur les mœurs de ſa fille, qu'il obtint ſon conſentement pour la renfermer dans un Couvent. Quoique cette violence fut exécutée avec tant de bonheur & de ſecret, que le Duc d'Yorck ne put découvrir le chemin qu'on avoit fait prendre à ſa Maîtreſſe, comme le deſſein de la Reine étoit de le mettre mal avec le Comte de Salisbury, elle ne manqua point de le faire avertir ſecrétement que cet outrage lui venoit du Comte, & que pour ſe mettre hors d'état d'être ébranlé par la crainte ou par l'amitié, il avoit voulu ignorer lui-même dans quel Couvent ſa fille étoit renfermée.

Mais avant que le Duc pût revenir de la ſurpriſe & de la douleur qu'il reſſentit de cette perte, il fut averti de ſe rendre à un Conſeil extraordinaire que le Roi ſe trouvoit en état de tenir lui-même, & dans lequel il avoit à découvrir des réſolutions importantes pour le bien

du Royaume. Le Duc, à qui l'on avoit caché soigneusement que ce Prince se trouvoit un peu mieux de sa longue maladie, se figura au contraire que croyant toucher à l'extrémité de sa vie, il pensoit peut-être pour la derniére fois à déclarer son affection pour ses Peuples & ses intentions pour le bien public. Quelle fut sa surprise, après avoir apperçu sur son visage les marques d'une santé qui paroissoit se rétablir, de lui entendre dire à l'assemblée du Conseil; que l'autorité que le Parlement avoit conférée au Duc n'étant fondée que sur l'impuissance où il s'étoit trouvé, par son indisposition, de gouverner lui-même ses Etats, elle cessoit dans ce moment, par le bonheur qu'il avoit de retrouver les forces de corps & d'esprit qui lui étoient nécessaires pour exercer les fonctions de la Royauté?

Le Duc sentit tout d'un coup que ce n'étoit qu'un artifice, pour mettre le gouvernement de l'Etat entre les mains de la Reine. Mais ses mesures n'étant point assez prêtes

pour disputer à son Maître le droit de reprendre son autorité, il fut forcé d'approuver une si étrange révolution par son silence. Le premier effet de ce changement fut l'élargissement de Sommerset, qui fut rappellé aussi-tôt comme en triomphe. Le Duc de Buckingham, le Comte de Wilts, & deux Chevaliers, s'étant offerts suivant l'ancien usage du Pays pour être ses cautions, leur offre fut acceptée, & comme le Duc n'avoit été arrêté que sur un ordre du Conseil, on supposoit qu'il pouvoit être élargi par la même autorité. Mais les deux cas se ressembloient peu; car suivant les loix d'Angleterre, l'accusation des Communes ôtoit au Roi le pouvoir de le relâcher avant qu'il fût absous juridiquement. Cependant, la Reine affecta de commencer par un coup déclat, pour faire comprendre à ses ennemis que ses mesures étoient trop infaillibles pour les craindre.

Elle garda néanmoins quelques ménagemens avec le Duc d'Yorck, & le ressentiment qu'elle lui vit de

la perte de sa Maîtresse lui faisant toujours compter qu'il romproit avec les Nevills, elle le trouva si peu redoutable sans leurs secours, qu'elle employa quelques Seigneurs sages & bien intentionnés pour lui proposer un accommodement avec Sommerset. Etant intéressés tous deux à gagner le Peuple, en marquant que l'ambition n'étoit pas leur motif, ils consentirent à prendre des arbitres, & l'on convint que celui qui refuseroit de se soumettre à leur Jugement, payeroit à l'autre vingt mille marcs. Mais deux nouveaux incidens, dont l'un servit à colorer le mortel ressentiment qu'on eut de l'autre, acheverent de porter leur haine au comble, & de les entraîner dans les fatales résolutions qui causerent successivement leur ruine.

De quelque nature que fussent les sentimens de la Reine pour le Duc de Sommerset, il ne paroît pas qu'il pensât beaucoup à les mériter par la sincérité des siens, puisqu'il nourrissoit au fond du cœur un autre amour, que l'ambition même & la

variété de ſes agitations ne pouvoient éteindre. Il s'étoit flatté dans ſa Priſon que c'étoit un reſte d'inclination pour lui qui avoit fait prendre avec tant de chaleur l'intérêt de ſa vie à Mylady Nevill ; & lorſqu'il apprit de la Reine dans quel Couvent l'Archevêque de Cantorbery l'avoit fait renfermer, il eſpéra qu'en la délivrant ſecrétement d'un eſclavage qu'il ne ſuppoſoit pas volontaire, il la diſpoſeroit à lui rendre un cœur dont il ne ſe croyoit pas banni tout à fait. S'il n'étoit plus queſtion d'en faire ſa femme, il vouloit en faire du moins ſa Maîtreſſe. Ce titre n'étoit pas plus nouveau pour elle, avec lui, qu'avec le Duc d'Yorck. Ainſi, ſous prétexte de viſiter la frontiére d'Ecoſſe, il prit la route du Couvent de *Sexhead*, qui étoit ſitué dans le Northumberland, & ſe dérobant avec quelques Domeſtiques fidéles, il alla ſe préſenter à la porte du Couvent.

Il lui étoit échappé une précaution qui faillit de faire manquer ſon entrepriſe. Les ordres de l'Archevêque,

vêque, en confiant Mylady Nevill à l'Abbesse ; avoient été si rigoureux, qu'il ne lui avoit permis de la faire voir à personne ; de sorte que Sommerset, qui ne vouloit pas se servir de son nom, essuya un refus auquel il n'eut rien à répliquer. Cependant, après s'être retiré sans presser l'Abbesse, il se hâta de faire un ordre, signé de sa main, avec lequel il retourna au Couvent, comme s'il y fût venu de la part du Ministre ; & se l'étant fait ouvrir par cet artifice, il combla Mylady Nevill d'étonnement & de joie, en lui apprenant le dessein qui l'amenoit. Le désir de la liberté eut plus de pouvoir que l'amour, pour la faire consentir à ses propositions. Elle partit avec lui sur un second ordre, qu'il présenta à l'Abbesse en revenant de la Frontiére. Il la fit conduire dans une Terre qu'il avoit proché de Saint Albans, & plus flatté de ce triomphe que de tous ceux qu'il avoit remportés sur la fortune de son Rival, il reprit le chemin de Londres, après avoir passé quelques jours avec elle.

Cet enlevement auroit pu demeurer caché, s'il eût gardé plus de modération dans sa joie; mais les voyages continuels qu'il fit à Saint Albans, l'indiscrétion de quelques personnes qu'il mit dans sa confidence, & peut-être celle de Mylady Nevill, qui n'étoit pas liée assez fortement par l'amour pour mettre beaucoup de différence entre cette solitude & le Couvent d'où elle étoit sortie, firent passer aux oreilles du Duc d'Yorck quelques bruits qu'il s'efforça d'approfondir. A mesure que ses soupçons se fortifioient, il prit des airs plus chagrins & plus durs avec son Rival. L'accommodement proposé fut rompu brusquement, & lorsqu'on le fit souvenir des vingt mille marcs qu'il s'étoit engagé à payer, il rejetta cette proposition avec des termes méprisans.

Il avoit ôté le Gouvernement de Calais à Sommerset pendant qu'il le tenoit à la Tour, & s'en étoit pourvu lui-même par une Patente expédiée au nom du Roi. Celui-ci, piqué à son tour de la hauteur

avec laquelle il se voyoit traité, représenta au Roi qu'il avoit été privé de son Gouvernement sur une simple accusation qui n'avoit pas été jugée, & qu'il n'étoit pas juste que son ennemi demeurât revêtu de ses dépouilles, tandis qu'il refusoit de terminer leur différend par les voies qu'ils avoient choisies de concert. Sur des plaintes si justes, le Roi ôta le Gouvernement de Calais au Duc d'Yorck. Cependant, sous prétexte d'observer une neutralité parfaite entre les deux Concurrens, il se déclara lui-même Gouverneur de cette Place; & par le conseil de Sommerset même, qui vouloit humilier son ennemi sans le pousser à l'extrémité, il fit insérer dans l'acte qui déchargeoit le Duc de son Gouvernement, qu'il en avoit lui-même prié le Roi. Mais ces deux adoucissemens ne satisfirent point un cœur blessé d'une plaie plus profonde. Il se plaignit de la disposition du Roi comme d'un affront sanglant, & sur ce prétexte il quitta subitement la Cour.

C'étoit encore dans le Pays de

Galles qu'il avoit résolu de chercher une retraite; mais en prenant ce chemin, il tenta d'escalader le Château du Duc de Sommerset à la tête de trente amis qui s'étoient attachés à sa fortune. Il n'auroit ainsi tourné le dos qu'avec sa proie, si la vigilance de son Rival eût été capable de se laisser surprendre. Mais Sommerset n'ayant pas douté un moment de quelle source venoient ses chagrins, s'étoit toujours défié de quelqu'insulte dans les voyages qu'il faisoit à sa Terre, & y entretenoit une espéce de garnison. La résistance fut aussi vigoureuse que l'attaque. Le Duc eut la douleur d'y perdre quelques amis, dont le bras pouvoit être mieux employé, & n'échappa lui-même à la poursuite de ceux qu'il avoit cru surprendre, que par la vîtesse de son Cheval. Accablé de tant de disgraces, il reçut une consolation qu'il n'éspéroit plus, par la rencontre du Comte de Salisbury, qui sans se rebuter de la froideur avec laquelle il l'avoit traité depuis qu'il avoit perdu Mylady Nevill, venoit lui offrir avec

ses deux fils les services d'une constante amitié.

Ces braves Amis releverent son courage, en lui promettant de tout risquer pour sa vengeance. Ils lui firent comprendre qu'aussi longtems que la Reine & le Duc de Sommerset demeureroient maîtres de la personne du Roi, ils auroient sur lui un avantage qui ne pouvoit leur être ôté que par la force. La conclusion qu'ils en tirerent ensemble, fut de prendre les armes. Ils n'avoient pas besoin d'un autre prétexte que la démarche où la Cour s'étoit engagée, en tirant le Duc de Sommerset de la Tour sans avoir pris soin de donner la moindre satisfaction au Peuple. Cette plainte, qu'ils répandirent avec éclat, causa tant de mouvement dans le Pays de Galles, que dans l'espace de trois semaines ils se virent à la tête d'une Armée nombreuse.

Sommerset n'ayant pas apporté moins de diligence à rassembler les Troupes du Roi, on s'avança des deux côtés avec toute l'ardeur qui annonce les grands événemens. Il

ne paroît pas incertain que le Duc d'Yorck n'eût pensé d'abord à délivrer Mylady Nevill, puisqu'il fit prendre à son Armée la route de Saint Albans. Celle du Roi le joignit près de cette Ville, dans un terrain si uni que rien ne sembloit capable de retarder le combat. Cependant, par le conseil du Comte de Salisbury, le Duc fit offrir au Roi de congédier encore une fois son Armée, si le Ministre étoit livré à la Justice du Parlement. Leur but étoit de faire connoître au Peuple que c'étoit le seul intérêt du Public qui leur mettoit les armes à la main. Mais quand la Cour n'auroit pas vû que c'étoit un vain prétexte, & qu'il falloit tôt ou tard que cette querelle fût décidée par les armes, elle n'étoit pas disposée à recevoir la loi d'un Rebelle, ni à sacrifier son Ministre.

Le Comte de Warwick qui commandoit l'Avant-Garde du Duc d'Yorck, s'étoit attendu à cette réponse. Il ne laissa point à la Cour le tems de la modérer, ni au Duc d'Yorck celui de faire de nouvelles

propofitions. Fondant fur l'Armée Royale, avec cette impétueufe vigueur qui l'a fignalé par tant d'exploits, il mit l'Armée Royale dans un défordre que toute l'habileté de Sommerfet ne put réparer. Le Duc d'Yorck fentit de quelle importance il étoit de profiter de ce premier avantage, & s'avançant de fon côté, pour ne pas laiffer aux Ennemis le tems de fe reconnoître, il les pouffa fi vivement qu'il les força de prendre la fuite en moins d'une heure, après leur avoir tué près de huit mille hommes. Le défefpoir fit faire des prodiges de valeur au Duc de Sommerfet. Il reçut plufieurs bleffures, qui ne firent qu'animer fon courage, & fuccombant enfin à la fortune de fon Rival, il périt les armes à la main, avec le Comte de Northumberland, Mylord Clifford, & plufieurs autres Seigneurs attachés à la Maifon de Lancaftre.

Le Roi fut bleffé lui-même d'un coup de fléche au cou. Sa plaie, qui parut d'abord très-dangereufe, & la déroute de fes gens, qu'il voyoit fuir fans pouvoir les arrêter par fes

reproches, le forcerent de se retirer dans le Château du malheureux Sommerset, où il espéroit encore de se défendre assez long-tems pour leur donner le tems de se r'allier. Quelques amis de Sommerset y transporterent aussi son cadavre. Mais le Duc d'Yorck ayant investi aussi-tôt cette Place, son Armée victorieuse fut peu retardée par un si foible obstacle. Il y entra avec le Comte de Salisbury, & se faisant conduire où étoit le Roi, il fléchit le genouil en l'abordant : » Sire, » lui dit-il, l'Ennemi public est » mort. Vous ne voyez devant » vous que des Sujets fidéles & » prêts à vous obéir. » Ensuite, s'étant fait apporter le corps du Duc de Sommerset, il rassasia un moment ses yeux de ce spectacle ; mais, comme s'il eût rougi d'un plaisir si cruel, il ajoûta, en frappant le cadavre d'un coup de pied, que c'étoit pour assurer le Roi que l'Etat n'avoit plus rien à craindre d'un Misérable qui avoit cherché sa ruine.

Si ce discours fut capable de rassurer le Roi, il couta cher au Duc, par

par le traitement barbare qu'il lui attira dans la ſuite à lui-même, & par l'effet qu'il produiſit ſur le champ dans un cœur auquel il ne s'imaginoit pas que la vengeance pût déplaire. Tandis qu'il proteſtoit au Roi qu'il vouloit être le plus obéiſſant de ſes Sujets, & que ce Prince, à peine revenu de ſa frayeur, l'aſſuroit à ſon tour qu'il étoit prêt à lui donner toute la ſatisfaction qu'il pouvoit déſirer, Mylady Nevill apprit non-ſeulement la mort de Sommerſet, mais encore l'inſulte que ſon vainqueur venoit de faire à ſes malheureux reſtes. Soit que ce fut toujours au plus infortuné qu'elle croyoit devoir ſa tendreſſe avec ſa compaſſion, ſoit que l'habitude qu'elle avoit repriſe de vivre avec cet ancien Amant la rendît véritablement ſenſible à ſa perte, elle n'attendit point la viſite du Duc, & profitant de la confuſion pour ſe dérober à ſes propres Domeſtiques, elle ſe rendit auprès de la Reine à qui elle porta le détail de tant de triſtes événemens. On pourroit faire entrer auſſi dans les motifs de ſa

fuite la crainte qu'elle eut de tomber entre les mains de son pere, à qui elle attribuoit encore l'ordre qui l'avoit fait renfermer dans le Couvent de Sexhead. Mais la suite de ses avantures ne laissa aucun doute que ce ne fut la vûe du Duc d'Yorck qu'elle s'étoit empressée d'éviter.

Cette nouvelle empoisonna tous les fruits qu'il alloit tirer de sa victoire. Cependant le Comte de Salisbury lui ayant représenté combien sa présence étoit nécessaire à Londres, il y mena le Roi, dans le dessein de lui faire convoquer aussi-tôt un Parlement. On s'est étonné que dans les principes sanglans qui étoient comme établis depuis Henri IV. entre les deux Maisons de Lancastre & d'Yorck, il eût négligé cette occasion de se mettre la couronne sur la tête, en se défaisant de ce Prince, dont la vie étoit entre ses mains. Mais outre sa blessure, qui ne paroissoit pas encore sans danger, il lui connoissoit une santé si foible qu'il espéroit d'en être bien-tôt délivré sans violence, &

tout le portoit à penſer que cette maniére de s'établir ſur le trône étoit la plus ſûre. D'ailleurs ne voyant rien qui s'oppoſât à ſon autorité, il ſe flatoit qu'en attendant la mort du Roi, il y auroit peu de différence entre le rang qu'il alloit tenir dans l'Etat, & le titre de Maître abſolu. Le Parlement qui ne fut composé que de ſes créatures, fit d'abord cette déclaration: Que le Gouvernement avoit été mal adminiſtré par la Reine & par le Duc de Sommerſet, & qu'ils avoient abuſé de la confiance & de la bonté du Roi; Que le feu Duc de Gloceſter avoit été accuſé injuſtement; & que loin de faire un crime au Duc d'Yorck, aux Comtes de Saliſbury & de Warwick, & à ceux qui les avoient ſuivis, d'avoir porté les armes contre le Roi, l'Etat leur devoit de la reconnoiſſance, pour avoir délivré ce Prince d'une odieuſe captivité. Enſuite, du conſentement même du Roi, qui n'étoit pas plus en état de ſuivre ſes propres conſeils, que lorſqu'il avoit été ſous la tutele de la Reine & du Duc de

Sommerset, le Duc d'Yorck fut nommé Protecteur du Royaume.

La Reine avoit vû tous ces changemens sans marquer par la moindre opposition, qu'elle pensât à troubler son triomphe. Elle étoit demeurée presque seule à Greenwich pendant que le Roi & Sommerset s'étoient mis à la tête de l'Armée, Leurs Troupes dissipées après la Bataille de S. Alban, n'avoient trouvé personne qui eût osé les rallier. Et la consternation où elle étoit de la perte de son Favori avoit suffi seule pour la rendre comme insensible à tout ce qui se passoit autour d'elle. Les témoins de ses regrets n'en ont pas fait connoître la nature; mais s'il n'y a que les grandes passions qui produisent les douleurs profondes & les vifs ressentimens, Marguerite étoit la proie de tout ce qu'il y a de plus impétueux dans les sentimens de l'amour. Elle demeura quelques jours comme ensevelie dans ses méditations. L'arrivée de Mylady Nevill fut un soulagement pour elle, lorsqu'elle la vit agitée des mêmes tourmens; & l'es-

pérance qu'elle conçut tout d'un coup de la faire servir à sa vengeance ; l'empêcha d'examiner si la bienséance lui permettroit de lui accorder un azile auprès de sa personne, après tant d'avantures scandaleuses par lesquelles elle s'étoit deshonorée. Mais sur quoi fonder ses entreprises, dans une Cour déserte, où elle ne voyoit plus personne à qui elle pût accorder sa confiance ? Il étoit tems néanmoins d'arrêter un Ennemi, qui jouissoit de tous les avantages qu'il avoit remportés par les armes. C'étoit rendre le mal irréparable que de le confirmer dans cette possession par les moindres délais. Un reste de confiance que les Partisans de la Maison de Lancastre avoient dans son habileté, lui amena dans cette conjoncture Henri, nouveau Duc de Sommerset, fils de celui qu'elle regretoit si amérement, & le Duc de Buckingham qui pleuroit un fils tué dans la même Bataille. Ils s'ouvrirent à elle. Elle reçût ce secours comme un bienfait du Ciel, & toute la chaleur des passions qui l'avoient dé-

vorée intérieurement, se tourna au dehors, pour l'exécution de mille nouveaux projets qu'elle forma dès le premier jour avec eux.

Le Duc d'Yorck vivoit dans une sécurité qui causoit de l'étonnement à ses propres Ennemis. Ayant compris que ce seroit trop hazarder que de prétendre ouvertement à une Couronne qui étoit depuis cinquante-six ans dans la Maison de Lancastre, il étoit résolu d'attendre que le tems où la mort du Roi lui fit naître l'occasion de faire valoir ses droits. Sur toutes choses il souhaitoit de gagner la faveur du Peuple, sans laquelle il étoit persuadé que son pouvoir ne seroit jamais solidement établi. Ainsi pour faire connoître que la passion & l'intérêt n'avoient aucune part à ses desseins, il laissoit d'autant plus de liberté au Roi & à la Reine, qu'étant revêtu de la dignité de Protecteur pour en jouir jusqu'à ce que le Parlement l'en déchargeât, il ne croyoit pas qu'il fût comme auparavant dans leur pouvoir de l'en dépouiller. Ce fut cette sécurité même, dont il avoit déja

été la dupe, que la Reine entreprit de faire servir encore à sa perte. On auroit peine à regarder tant de jeux de la fortune comme des événement sérieux, si ce récit n'étoit puisé dans les plus pures sources de l'Histoire.

Avec le secours de quelques potions cordiales, la Reine fit reprendre au Roi assez de forces & de couleur pour se faire transporter au Parlement. Il y déclara, comme il avoit fait au Conseil dans les mêmes circonstances, que le Ciel lui rendant la santé nécessaire pour les fonctions de la dignité Royale, il étoit déterminé à se rengager dans les fatigues du Gouvernement, & qu'il remercioit le Duc d'Yorck de s'être chargé pendant sa maladie d'un fardeau si pénible. On fut surpris à cette déclaration de n'entendre personne qui osât prendre les intérêts du Duc. Et c'étoit le principal effet des mesures de la Reine. Un moment avant que le Roi se fût rendu dans l'Assemblée, elle avoit fait répandre le bruit qu'il y alloit pour y faire arrêter le Duc & ses

plus fidéles Partisans. On avoit ajouté que les environs de la Salle étoient remplis de gens armés, qui devoient paroître au moindre signe, & que pour les soutenir en cas de résistance, la Reine avoit fait avancer un corps de Troupes dans les Villages voisins de Londres. Le Duc frappé d'une menace si imprévûe, & sans forces pour résister, prit le parti de se retirer secrétement, & de gagner Yorck avec la derniere diligence. Le Comte de Salisbury qu'il avoit revêtu peu auparavant de la dignité de Grand-Chancelier, & qui devoit accompagner dans cette qualité la personne du Roi, s'échappa avec la même vîtesse pour se rendre dans ses Terres. Le Comte de Warwick prit le chemin de Calais, dont il avoit obtenu depuis peu le Gouvernement. Enfin toutes les créatures du Duc entraînées par la même frayeur, ne penserent qu'à chercher leur sureté par la fuite.

On n'a jamais douté que la Reine, dans les desirs de vengeance dont elle étoit animée, n'eût fait arrêter effectivement le Duc & les deux

Comtes, s'ils eussent fait un plus long séjour à Londres ; & ne s'imaginant point qu'ils cédassent si facilement à leur crainte, son dessein en semant les bruits qui les avoient effrayés, n'avoit été que de s'ouvrir une cariere plus aisée par le succès de sa premiere démarche. Mais rien ne lui parut difficile, après avoir commencé si heureusement. Elle se persuada que des esprits si faciles à remuer par la crainte, le seroient encore plus à se laisser tromper par l'espérance. Comme leur parti étoit trop nombreux à Londres pour se promettre toute la faveur dont elle auroit eu besoin dans cette Ville, elle fit naître un prétexte pour se rendre avec le Roi à Coventry, d'où elle envoya au Duc d'Yorck & à ses principaux amis des Lettres de la propre main de ce Prince, par lesquelles il leur marquoit beaucoup d'étonnement de leur retraite, avec une forte envie de les voir auprès de sa personne, pour établir dans l'Etat, par leurs conseils, une forme d'administration qui pût faire oublier tous les désordres passés. La

Reine étoit résolue de les faire arrêter tous ensemble, & de rejetter les timides conseils qui l'avoient empêché autrefois de faire le procès au Duc. Ils ne se défierent point d'une invitation qui portoit le caractere & le sceau du Roi. Mais ayant été avertis en chemin qu'on voyoit des Troupes s'avancer par pelotons vers Coventry, & qu'il s'y faisoit d'autres préparatifs extraordinaires, ils se hâterent de changer de route, en joignant cette espéce de trahison à tous leurs motifs de ressentimens. Le Duc d'Yorck se retira dans son Château de Wigmore, à l'extrêmité du Pays de Galles, le Comte de Salisbury dans sa Terre de *Middleham* en Yorckshire, & le Comte de Warwick dans son Gouvernement de Calais.

Toutes leurs pensées se tournerent à la vengeance de tant d'injures. Ils s'occupoient à lever des forces, qu'ils espéroient de réunir facilement, lorsque le Roi d'Ecosse entra dans le Northumberland à la tête d'une puissante Armée, & porta le rava-

ge dans cette Province. La prudence du Comte de Salisbury lui fit sentir tous les avantages que le Duc d'Yorck pouvoit tirer de cet incident. Il lui conseilla de hâter ses levées, & d'employer ses Troupes contre les Ecossois. C'étoit tout à la fois justifier le parti qu'il avoit pris d'assembler une Armée, & s'acquérir le droit d'en faire ensuite un autre usage, par le nouveau mérite qu'un si important service alloit lui faire aux yeux du Public. Cette politique fut le chef-d'œuvre du Comte. Les Ecossois s'étant retirés à la seule approche du Duc, le Roi qui avoit été d'autant plus effrayé de leur invasion, que les François prirent le même tems pour faire une descente sur les côtes de Kent, se crut si redevable au zéle du Duc d'Yorck, que sans consulter la Reine & les nouveaux Ministres, il lui écrivit dans les termes de la plus vive reconnoissance, & le pressa d'en venir recevoir d'autres témoignages à la Cour avec tous ses amis. Leurs forces, qu'ils eurent soin de distribuer dans différens lieux, animerent

sans doute la confiance qu'ils eurent à la parole roiale. Le Duc se rendit à Londres, accompagné du Comte de Salisbury, & de quantité d'autres amis. Ils y furent bien-tôt suivis par le Comte de Warwick, qui vint de Calais pour les joindre. Les marques de réconciliation furent si éclatantes, qu'ils assistérent à tous les Conseils, & qu'ils y jurerent au Roi de demeurer éternellement unis pour la défense de l'Angleterre.

Mais les termes de ce serment étoient équivoques; & pouvoit-t'il être sincere, lorsqu'ils affectoient d'avoir comme oublié la Reine, qui avoit tant de part au Gouvernement, & de mépriser Sommerset & Buckingham ses deux nouveaux Ministres? Ils abusoient de la foiblesse du Roi, pour achever de gagner le Peuple, dans un tems où le service qu'ils venoient de rendre en Ecosse leur assuroit autant la faveur publique, qu'il faisoit craindre à la Reine de marquer le juste ressentiment qu'elle avoit de leur orgueil. Mais si les occasions de vengeance

eussent été trop long-tems à se présenter, elle avoit assez de ressources dans l'esprit pour les faire naître. De sa solitude de Greenwich, où elle se tenoit comme à couvert pour observer la conduite de ses Ennemis, elle pénétroit leurs desseins par les yeux de Sommerset, qu'ils n'avoient pû exclure du Conseil. Avec un caractere moins ferme & moins entreprenant que son pere, il avoit plus de finesse & d'habileté. La Reine sçut de lui que le Duc d'Yorck se proposoit de partir avec le Comte de Salisbury pour se rendre dans Yorkshire, & que le Comte de Warwick, qui avoit été fait Grand Amiral d'Angleterre dans le même tems qu'il avoit obtenu le Gouvernement de Calais, avoit envoyé ordre à quelques Vaisseaux de Guerre de s'assembler à Sandwich, où il se proposoit lui-même de les joindre. Ces nouvelles dispositions lui parurent cacher quelque projet important ; sans avoir pû l'approfondir, elle résolut de le prévenir par un coup propre à déconcerter ses ennemis.

Elle laissa partir tranquillement le

Duc & le vieux Comte, sur l'assurance qu'elle reçut de ses Emissaires que le Comte de Warwick avoit encore quelques jours à passer à Londres ; & par le moyen de quelques Domestiques de la Livrée du Roi, qui prirent querelle avec ceux du Comte dans le voisinage de Westminster, elle engagea si vivement la mêlée, que la Garde du Roi venant à fondre sur lui, il n'eut point d'autre voie pour éviter d'être pris ou d'être tué, que de se jetter dans un Bateau qui le transporta sur l'autre bord de la Riviere. Ayant été averti dans le même tems que le Roi avoit donné ordre de l'arrêter & de le conduire à la Tour, il ne douta point que ce ne fût une partie dressée par la Reine pour le faire périr. Les résolutions qu'il prit là-dessus avec le Duc d'Yorck & son pere, ne tendant qu'à recommencer la guerre, il sembloit que la Reine s'étoit précipitée dans des embarras fort contraires à ses vûes. Mais après celle d'arrêter le Comte, qui se trouvoit manquée par la chaleur aveugle de ses gens, elle n'en avoit point

eu d'autre que de l'engager dans une nouvelle révolte avec le Duc d'Yorck & tous ses Partisans, pour faire connoître au Public la confiance qu'on devoit prendre à leurs sermens, & pour les accabler aussi-tôt par la diligence de ses mesures.

La hardiesse que le Comte avoit eûe de tirer l'épée contre la Maison du Roi fut un prétexte suffisant pour lui ôter le Gouvernement de Calais, dont le Duc de Sommerset fut revêtu sur le champ. Mais comme il l'avoit reçu du Parlement, il refusa de renvoyer ses provisions sur un simple ordre du sceau privé ; & dans quelque dessein qu'il eût fait préparer ses Vaisseaux, il se hâta de les joindre pour gagner Calais. Le premier chagrin de son avanture tomba sur quelques Navires de Hambourg & de Lubec qu'il rencontra dans le Canal, & qu'il dépouilla de leur Carguaison. Elle montoit à plus de dix mille livres sterling, somme considérable pour le tems, & d'une extrême utilité au Comte, à la veille d'une guerre qui paroissoit inévitable. Mais sur les plaintes que les

Hambourgeois porterent à la Cour de Londres, on prit occaſion d'une action ſi contraire à toutes les Loix pour lui ôter l'emploi de Grand Amiral, qu'il ne pouvoit refuſer de rendre ſous aucun prétexte, parce qu'il le poſſédoit au nom du Roi, Rapin, dans ſon Hiſtoire d'Angleterre, a confondu l'ordre de tous ces événemens.

Fin du premier Livre.

4 vols.
J. O'D. Fenning
12.11.79





